7345

Pulut X 12 (5

LES CHEVALIERS DU LION.

TOME V.

56147

LES CHEVALIERS DU LION,

HISTOIRE PUISÉE DANS LES ANNALES DU XIIIe. SIÈCLE;

Traduit de l'allemand.

TOME V.

IMPRIMERIE DE VALADE.

A PARIS,

Chez MARCHAND, libraire Palais du Tribunat, 1re. galerie de bois, près le passage de Valois, n°. 188, et au passage Feydeau, n°. 24.

AN XIII.

Biblioteca Nacional

LES CHEVALIERS DU LION.

ARRIVÉS à la chapelle, le capitaine de l'union noire se hâta avec tous les chrétiens présens à enlever la grosse pierre qui couvrait le caveau : des flambeaux furent allumés et on descendit avec empressement. Ils cherchèrent longtems en silence parmi ces tombeaux, qui ne renfermaient que des corps depuis long-tems dégradés par la mort et par le tems, mais aucun reste des chevaliers tombés dans les plaines de Césarée ne vint s'offrir à leurs yeux. Ce mauvais succès qui était bien propre à affaiblir la confiance que l'on avoit d'abord accordée au merveilleux de toute

cette aventure, n'inspira que plus d'ardeur à nos chevaliers : ils fouillèrent avec tant de soin, qu'ils trouvèrent enfin sous une couche de sable, un habit déchirée qui paraissait fortement taché de sang, et qu'on reconnut unanimement pour avoir servi à l'un des revenans. Un examen plus sévère convainquit bientôt tout le monde, que ce que l'on avait pris pour du sang, au premier coup-d'œil, n'était autre chose que de la couleur rouge, délayée avec de l'huile. Cette circonstance seule suffisait pour constater la fraude et la fourberie; mais les plus crédules mêmes furent obligés de se rendre, quand on parvint enfin par un couloir au pied d'une muraille dont une partie de la maçonnerie portait des traces visibles d'un travail aussi récent que précipité : un léger effort suffit pour rétablir l'ouverture qu'on y avait pratiquée, afin de parvenir au caveau,

et les chevaliers se trouvèrent sans s'en douter, hors de l'enceinte du château. Un sentier fraîchement battu menait dans les champs, et à peine eurent-ils fait quelques pas, qu'ils y trouvèrent une épée nue dont la trempe et la forme indiquaient clairement la fabrique de Damas. Satisfaits de ces renseignemens, ils se hâtèrent d'en faire part aux vieux chevaliers et aux dames : ceux-là, quoiqu'humiliés d'abord d'avoir été pris pour dupes d'une manière si sanglante, furent enchantés ensuite d'une découverte dont le résultat le plus agréable était de faire revivre leurs espérances au sujet de l'existence de leurs enfans et de leurs plus chers amis. Farnsbourg sur-tout, une fois désabusé, s'arrêta à plusieurs circonstances toutes propres à détruire de plus en plus cette fatale erreur : il se souvint de l'assurance positive que les deux serviteurs de la veille

lui avaient donnée, qu'ils ne voyaient point l'étranger placé dans le corridor de la chapelle, il n'oublia point leur empressement à ranimer la lampe, ni leur parfaite sécurité pendant qu'ils se chargeaient de ce soin. Le châtelain fut mandé sur le champ pour donner des renseignemens sur ces deux personnages; il confessa, que craignant pour la santé, depuis quelque tems dérangée, de son seigneur, il avait jugé à propos de lui cacher, que depuis avant-hier au soir, les deux varlets en question avaient déserté le château avec six autres de leurs camarades, qu'ils avaient sans doute débauchés, et que ces derniers étaient précisément les malheureux que, la pitié de Farnsbourg avait engagé lui-même à prendre à son service, il y avait environ une lune; ils prétendaient, à cette époque, être de retour en Allemagne depuis peu, et avoir servi autre-

fois des chevaliers tués en Palestine ; ils avaient été les premiers aussi à ébruiter les malheurs de la funeste journée de Césarée.

Le même jour encore, ils reçurent d'autres renseignemens qui mirent le sceau à ceux qu'on venait d'obtenir : les chasseurs du château annoncèrent que, battant la forêt, le jour de l'enterrement de la dame de Farnsbourg, ils y avaient trouvé tout-à-coup plus de cent chevaux que des palefreniers faisaient pâturer ; ils avaient essayé de s'en emparer, mais la grande supériorité du nombre des étrangers les en avait empêchés. Ces gens parlaient une langue qui leur était absolument inconnue, et la beauté des housses et des selles dont les chevaux étaient couverts, prouvaient qu'ils devaient appartenir à des personnes de marque ; pour s'en convaincre, les chasseurs résolurent de se

cacher et d'attendre le dénouement de cette singulière rencontre. Une demi-heure avant le coucher du soleil, une forte troupe descendit de la montagne et s'avança vers les varlets, qui sellant et bridant aussitôt les chevaux, se joignirent aux nouveaux arrivés : tous alors prirent avec diligence le chemin de l'Helvétie ; ils paraissaient gais, satisfaits et s'entretenaient joyeusement avec plusieurs femmes qu'ils conduisaient au milieu d'eux. Leur langue était la même que celle des palefreniers, mais leur armure paraissait être sortie des fabriques de l'Allemagne.

Rien ne peut égaler la surprise dont furent saisis nos chevaliers en écoutant ce récit des chasseurs : indignés, furieux d'avoir ainsi servi de jouet à quelques misérables aventuriers, ils jurèrent d'en tirer une vengeance éclatante ; et le capitaine de l'union noire secondant gé-

néreusement leur juste colère, leur offrit d'être de l'expédition avec trois cents de ses meilleurs chevaliers. On accepta sa proposition, et avant de se séparer, il demanda en souriant, à Farnsbourg, s'il persistait encore à rompre l'engagement qu'il avait contracté avec son union?

FARNSBOURG.

Les circonstances ont changé, et je suis convaincu de votre loyauté: vous avez contribué à me délivrer d'un bien cruel chagrin; ma reconnaissance ne finira qu'avec moi. Je ne mets qu'une seule condition....

LE CAPITAINE.

Parle, je n'ai rien à refuser à un ami tel que toi.

FARNSBOURG.

La paix qui vient de se conclure, ren-

dant inutile pendant six années toute expédition en Palestine....

LE CAPITAINE.

J'entends, et je me hâte de dissiper tes inquiétudes. Nous ne pouvions exiger de vous qu'une seule expédition dans la terre sainte : vous vous y êtes prêté avec zèle, et nous n'aurions par-conséquent plus que des prières à vous faire sur cet objet. Quant au serment que vous avez prêté au fourbe inconnu, il est évident que n'étant que l'ouvrage de la surprise et de la perfidie, il ne peut vous lier d'aucune manière. Je conçois fort bien d'ailleurs que l'issue sanglante de votre tentative a dû vous inspirer peu d'ardeur pour en hasarder une seconde. Vos chevaliers seuls et les nôtres ont soutenu en héros tous les dangers de cette guerre, et le grec lâche et dégénéré n'a cessé d'être plus funeste

qu'utile à nos intérêts: cependant si le combat nous a beaucoup coûté, convenons aussi qu'il a procuré d'incalculables avantages à toute la chrétienté. Vos braves chevaliers lui ont donné la paix: Coradin lui-même a avoué que deux victoires encore, semblables à celle qu'il a remportée, détruirait son armée.... Mais réservons ceci pour une autre occasion, et ne songeons maintenant qu'au présent. Notre amitié est fondée sur l'estime; elle est inaltérable; nous vengerons d'abord d'un commun accord l'injure qu'on vous a faite, et puis nous réunirons nos efforts contre la scélératesse et l'intrigue qui commencent de rechef à lever la tête autour de nous.

FARNSBOURG.

Allez en paix, et puisse la Providence bientôt vous rendre à mes embrassemens!

Pendant qu'une partie des chevaliers du lion combattait dans la Palestine, leur nombre s'était considérablement accru en Allemagne. Farnsbourg, dans ce moment, pouvait rassembler sous la bannière de l'ordre, plus de guerriers qu'on n'en avait comptés avant le départ des premiers. Ils étaient, à la vérité, presque tous dispersés dans les différentes contrées où l'on avait besoin de leur appui et du secours de leurs bras. L'empereur Philippe, en traversant la Suabe, avait honoré de sa présence le château du Lion, et Farnsbourg en fut remercié pour le secours qu'il en avait obtenu. Après que ce prince eut examiné et approuvé les statuts de l'ordre, il lui avait confié une juridiction exécutive sur toute la Suabe, avec la mission particulière d'y faire une guerre à outrance à tous les brigands qui la désolaient. Farnsbourg, ainsi autorisé par le chef

de l'empire, et gagnant journellement en crédit et en renommée, n'avait pas eu de peine à faire de bonnes et de nombreuses recrues, qui étaient d'ailleurs puissamment secondées par son alliance avec l'union noire, la compagne fidèle de tous leurs exploits. La derniere offense que le lion avait reçue ayant ranimé toute l'ardeur guerrière du vieux comte; il fit sommer tous les chevaliers qui étaient à sa portée, de revenir en toute hâte sous la bannière : il fut promptement obéit, et quand le capitaine des chevaliers noirs revint se présenter au château avec les siens, une troupe d'élite assez nombreuse attendait déjà avec impatience qu'on dirigeât les élans de son courage. C'est ce moment que Louis de Farnsbourg saisit pour informer son père, du vif desir que le jeune roi de Sicile lui avait témoigné d'être reçu dans l'ordre du lion, et de la promesse

qu'il lui avait faite de l'instruire des intentions du chef à cet égard. Celui-ci fut flatté, à la vérité, d'une marque d'estime si distinguée; mais croyant entrevoir cependant un intérêt particulier et purement personnel dans ce desir du jeune monarque, il résolut de ne l'agréger à l'ordre, qu'après avoir mis à une sévère épreuve ses véritables intentions.

Au moment que la troupe réunie des braves chevaliers s'apprêtait à sortir du château, le vieux Frobourg, armé de toutes pièces, se présenta à eux. « Je ne suis pas membre de votre union, leur dit-il d'un ton animé, mais puisque vous marchez pour l'intérêt de mes enfans, je rougirais de ne point vous suivre; montrez-moi mon poste, et je serai aussi empressé à m'y placer, qu'à verser mon sang pour votre gloire et pour votre défense. » De nombreux applaudissemens couvrirent ici la voix du vieux chevalier:

on le mit aux côtés du chef, et la troupe prit incontinent le chemin qui menait en Helvétie ; c'était celui qu'avaient pris les étrangers qu'on poursuivait, et on ne tarda pas à trouver leurs traces.

Mais quittons-les un instant pour rejoindre nos pauvres prisonniers de la Palestine. Leur sort était toujours des plus déplorables : enfermés dans les flancs caverneux du rocher, ils ne voyaient qu'une mort obscure et cruelle pour terme à leurs maux. Le moment s'en approchait à grands pas. Coradin, vainqueur enfin des rebelles, venait de quitter Damas, et prenait à grandes journées le chemin de la forteresse de Thabor. Il arrive, et les cris de joie que cet événement fait jeter à la garnison, rétentit jusqu'aux oreilles des prisonniers : leur barbare geolier a la cruauté de leur en annoncer le motif, et d'appuyer avec complaisance sur l'effet qui va en résulter

pour eux. Les chevaliers frémirent d'indignation; les dames tremblèrent, mais tous pénétrés du sentiment de leur dignité, se promirent de montrer au Sarrazin comment le chrétien, ferme dans la religion de ses pères, sait braver les tourmens et la mort. Coradin sourit à l'émir, qui, après lui avoir baisé l'étrier, annonça que tous les prisonniers soumis à sa garde étaient en bon état, et attendaient les ordres de sa suprême volonté. Le lendemain, dès l'aube du jour, l'ordre fut donné aux varlets d'élever un grand échafaud vis-à-vis la saillie du salon principal de la forteresse, et de terminer cet ouvrage deux heures avant le coucher du soleil. Pendant qu'on se livrait à ce triste travail, le sultan, oubliant entièrement tous les sentimens de son ancienne générosité, eut la barbare curiosité de visiter, l'un après l'autre, tous ses prisonniers. Les che-

valiers, forts de leurs innocence, le reçurent avec respect; mais leur contenance fut ferme et pleine de dignité: quant aux dames, elles ne purent se défendre de verser des pleurs en abondance; mais l'inflexible Coradin leur tourna le dos, sans leur avoir adressé la parole: enfin le tour d'Aldegonde arriva; Coradin marche à pas précipités vers son cachot.... tout-à-coup il s'arrête; il a l'air de délibérer.... des mouvemens tumultueux s'élèvent dans son sein et l'agitent.... que va-t-il annoncer à la coupable? quelles expressions lui fournira sa juste colère? pourquoi sa main tremble-t-elle en se posant sur cette serrure redoutable?.... Tous ces sentimens divers cèdent enfin à la seule fureur: la porte s'ouvre, Aldegonde chancèle devant lui..... ses longs cheveux en désordre; son sein à moitié découvert; la pâleur de son front; ses yeux jadis si brillans;

et maintenant le siége de la tristesse et de l'abattement ; cet ensemble, ce contraste frappent Coradin ; il considère avec un sombre silence l'objet de sa tendresse et la victime de ses fureurs. Le courage d'Aldegonde se ranime, elle est la première à prendre la parole : « Viens-tu ici, dit-elle, pour terminer d'un seul coup mes longues souffrances.... .

CORADIN.

Serpent que j'ai nourri dans mon sein! n'espère pas désarmer ma vengeance : te dire que je te connais, c'est te prononcer l'arrêt de ta mort!

ALDEGONDE (*avec une vive émotion.*)

Je te rends grâces pour ce bienfait ; c'est le seul auquel je puisse encore être sensible : plût à Dieu, que ce jour fût le dernier de ma triste vie!

CORADIN.

Il l'est! il le sera à coup sûr! La justice des hommes et de Dieu réclament le supplice des ingrats; elle sera satisfaite.(*Il se dispose à la quitter.*)

ALDEGONDE.

Un instant encore! écoute ma dernière prière....

CORADIN.

Tu oserais l'espérer?

ALDEGONDE.

Il n'est pas question de moi, mais je veux, je dois t'éviter une injustice.

CORADIN.

J'admire une telle générosité ! ce noble dévouement a de quoi m'intéresser!... Ingratte !... Parle cependant, je suis bien aise de pouvoir en t'écou-

tant, te prouver mon sang froid et mon irrévocable résolution.

ALDEGONDE.

Les chevaliers que tu as fait arrêter injustement, éprouveront-ils le même sort que moi?

CORADIN (*avec colère.*)

Oui, perfide, ils mourront avec toi: tu seras témoin de leurs tourmens, tu périras la dernière.

ALDEGONDE (*à ses pieds.*)

Généreux Coradin!... ouvre ton cœur à la pitié... Ils sont innocens... je te le jure par le Dieu tout puissant devant lequel je vais paraître!... Ils ignoraient, que déguisée en esclave, Aldegonde suivait leurs pas... Ce n'est qu'aux portes de Sidon...

CORADIN.

Tais-toi!.... J'en ai assez entendu... Adieu!

Il sortit avec précipitation, la porte se referma et l'infortunée se vit seule avec son désespoir.

Coradin court aux ouvriers, il les anime de la voix, du geste; sa présence inspire une ardeur générale, l'échaffaud est dressé à l'heure indiquée : on le couvre d'un drap funèbre; au milieu s'élève un foyer en maçonnerie, et de larges chaudrons pleins d'huile et de plomb en remplissent les cavités. Des couteaux longs et affilés, des tenailles se présentent à l'œil effrayé... On eût dit que la mort même venait de s'élever un trophée par les mains de Coradin, présent à tout, dirigeant tout, étonnant tout le monde par ses inventions ingénieuses et cruelles. Il ne se retira que fort avant

dans la nuit; mais ce ne fut pas pour trouver le repos; il était bien moins tranquille que ses victimes, et plus d'une fois ses gardes l'entendirent soupirer, gémir, s'agiter. Le lendemain il reparut avec l'aurore : une joie impatiente animait tous les traits de sa physionomie; il ordonna à sa garde de former une enceinte autour du terrible appareil. Plus de trente varlets montèrent sur l'échafaud; leurs bras étaient nus et leurs vêtemens noirs; ils allumèrent le feu destiné à faire bouillir les chaudières, y placèrent les tenailles et préparèrent les liens qui devaient garotter les condamnés. Quand tous ces horribles apprêts furent consommés, le sultan monta sur le balcon, magnifiquement drapé, et fit un signe à l'émire. Un détachement nombreux de la garde prend aussitôt le chemin de la prison : elle s'ouvre, et toutes les victimes sont con-

duites l'une après l'autre, au lieu du supplice. Aldegonde y arriva la première: son pas était chancelant, il fallut la soutenir : Frédéric d'abord, ensuite Henri, après lui, Eschembach, les autres chevaliers et le vieux prêtre défilèrent tour-à-tour, leur contenance était ferme sans audace : ils examinent avec horreur les instrumens du supplice, mais aucun signe de faiblesse n'échappe à l'intrépide Lion. Dès que Frédéric et Henri aperçoivent Eschenbach et ses compagnons, ils font un mouvement pour se précipiter dans leurs bras; mais sur un ordre du sultan, on les sépare avec autant de promptitude que de cruauté. Un lugubre et profond silence s'établit alors dans toute la cour : il n'est interrompu que par le cliquetis des chaînes et par le pétillement des flammes. La garde enfin paraît pour la dernière fois, elle conduit Claire et

Agnès : lesra ngs s'ouvrent, Frédéric et Henri reconnaissent leurs épouses au pied de l'échaffaud... Qui pourrait décrire cette scène de désolation et d'horreur? Je ne ferai pas cette injure à mes lecteurs, quand même j'en aurais le talent. Frédéric fut le premier qui retrouva la connaissance et la parole : il se tourna d'un air suppliant vers le sultan, et lui demanda s'il était possible qu'un prince jadis si humain, si généreux pût livrer ainsi des femmes foibles et innocentes à tous les tourmens de la plus horrible des morts?

CORADIN.

Elles portent la peine de votre crime. Vous les verrez mourrir, vous mourrez après elle pour aller rendre compte de leur mort.

FRÉDÉRIC.

Non, ce n'est point là le langage de

ton cœur, tu ne saurais être cruel à cet excès!

CORADIN.

J'imite votre exemple : j'ai tâché autrefois de surpasser votre valeur, et je vais essayer maintenant d'égaler votre cruauté : j'ai été votre bienfaiteur sur le champ de bataille à Césarée, j'y ai pansé vos blessures, mes mains rompirent vos fers... et vous.... j'aimais.... comme on n'aima jamais... elle disposait à son gré de tous les sentimens de mon cœur, elle pouvait le remplir de délices ou le briser... et vous, comblés de toutes mes faveurs, vous avez dirigé le coup qui devait m'anéantir : moi aussi, j'ai lutté contre le plus affreux désespoir.... Avez-vous eu pitié de mes tourmens?.. J'ai juré devant le Dieu vengeur, que je punirais tant de perfidie!... Pour vous avoir en ma puissance, il m'en a coûté

la moitié de mes états... Misérables ! ce n'est point en vain, que j'aurai fait tant de sacrifices!

FRÉDÉRIC.

C'est sans le savoir que j'ai contribué aux malheurs dont tu te plains. Dieu ; ce Dieu qui paraît nous avoir abandonnés, connaît mon cœur, il sait que jamais il ne fut capable de former de pareils projets! je suis devant son tribunal, c'est de lui que j'implore la consolation et la pitié pour ces innocens ; c'est à lui que je les recommande ; quant à nous, qu'il nous frappe, si sa justice l'exige!

ALDEGONDE (*à genoux et avec le ton du désespoir.*)

Je vous jure par ce même Dieu devant lequel je vais paraître.....

CORADIN.

Ne jure point ! perfide envers moi, il

t'en coûtera peu pour être parjure à l'éternel !

LE VIEUX PRÊTRE (*perçant la foule.*)

Ecoute au moins un vieillard mourant ; c'est moi seul....

CORADIN.

Je n'écoute plus rien. L'heure de la vengeance a sonné ; vous mourrez : prenez congé l'un de l'autre ; animez votre constance mutuelle pour supporter les tourmens que vous allez subir. Je vous quitte pour quelques instans : mon retour terminera votre sort.

Il s'éloigna précipitamment en faisant un signe aux gardes, qui s'ouvrirent : époux, épouses, amis, tous tombèrent dans les bras l'un de l'autre, comme un torrent qui vient de rompre sa digue. Des voix confuses, des paroles entrecoupées, des gémissemens, des sanglots, mille questions sans suite couvrirent le

bruit des flammes et des fers ; on oublia l'avenir, la mort et ses tourmens. Mais Coradin reparaît.... les infortunés sont séparés ; les bourreaux s'en saisissent ; on les lie ; on les entraîne.

Avant que de ramener nos lecteurs sur la scène sanglante que nous venons de quitter, il est nécessaire de rejoindre ceux des chevaliers du lion qui, réunis à leurs alliés, poursuivent les fourbes dont les intrigues coupables avaient répandu tant de consternation dans le château de Farnsbourg.

Tout ce qui était arrivé aux chevaliers depuis cette poursuite, n'avait servi qu'à ranimer leur ardeur, sans satisfaire leur curiosité. On eût dit qu'on s'était donné le mot pour les impatienter par les versions les plus singulières et les plus contradictoires ; tantôt on les assurait que la langue allemande était très-familière à ces inconnus, et tantôt que

plusieurs d'entr'eux avaient besoin d'un interprète pour se faire comprendre : on ne s'accordait que sur un point, c'est-à-dire sur la grande beauté des femmes qu'ils conduisaient avec eux. Au reste, on les poursuivit sans relâche jusqu'aux rives qui séparent l'Italie de la Sicile. On y apprit qu'ils venaient de s'embarquer sur un vaisseau vénitien ; mais malgré la diligence que nos chevaliers mirent à fréter un bâtiment, ils ne purent plus atteindre les fugitifs, et n'en recueillirent aucunes nouvelles dans le port de Messine où ils vinrent aborder. Le roi Frédéric y tenait encore sa cour : les chevaliers en furent reçus avec autant de bienveillance que de distinction, et il donna sur-le-champ l'ordre de mettre en mer plusieurs petits bâtimens bien armés et bons voiliers, pour faire des recherches dans tous les ports et îles des mers de la Sicile : lui-même il se réunit

aux chevaliers qui longèrent en attendant toutes les côtes maritimes.

Pendant la troisième journée de leur marche, ils aperçurent dans une petite rade peu fréquentée, un bâtiment de grandeur médiocre, dont la construction n'était point sicilienne. Deux matelots qui se trouvaient sur le pont témoignèrent beaucoup d'embarras à leur approche, et s'occupèrent avec précipitation à lever l'ancre. Ces circonstances engagèrent les chevaliers à les arrêter, et ils y réussirent sans difficulté; car les matelots paraissaient saisis d'une crainte si violente, qu'ils ne répondirent même qu'avec désordre et confusion aux questions pressantes du roi. Il ordonna que le bâtiment fut visité avec la plus grande exactitude, et quoiqu'on n'y trouvât que les deux matelots en question, on ne tarda pas à découvrir dans la câle quatre cadavres encore

sanglans. A peine fut-on revenu de la surprise que cet affreux spectacle devait naturellement causer, que les deux matelots se jetèrent à genoux, et promirent de tout avouer. « Nous habitons, dit l'un d'eux, les côtes de la Pouille, et notre conduite a toujours été sans reproche : un vieux marchand vint me me trouver il y a six jours, et m'offrit cinquante pièces d'or, si je voulais me réunir à vingt autres mariniers qu'il avait engagés pour passer en Sicile, et y prendre dans une rade écartée des marchandises sévèrement prohibées par les lois du roi : entraîné par la grandeur de la récompense, j'acceptai sans balancer, et nous mîmes tous à la voile pour la Sicile, où nous arrivâmes heureusement. Le marchand, à qui toute la côte paraît être familière, pilota lui-même le bâtiment dans cette rade que nous atteignîmes la nuit dernière. A peine

eûmes-nous abordé, qu'il s'éleva entre le capitaine et le marchand une rixe d'une nature très-singulière. J'entendis le capitaine qui assurait connaître fort bien le marchand, et qu'il ne dépendait que de lui de rendre ce dernier très-malheureux; celui-ci, au contraire, niait le fait avec opiniâtreté, et protestait de son innocence. La querelle s'appaisa cependant, et le capitaine alla se livrer au repos avec trois de ses gens. Le marchand profita de cet intervalle pour nous représenter que nous étions tous perdus si ce perfide dénonçait notre contrebande à la justice, comme il en avait fait la menace, et que par conséquent le soin de notre propre sûreté ne nous laissait d'autre ressource que celle de l'égorger pendant son sommeil : nous fûmes assez faibles et assez criminels pour obéir, et le coup fut porté. Nous attendions pour nous débarrasser des

cadavres que nous fussions à la hauteur; mais le ciel vengeur en a autrement ordonné.... puisse sa justice nous traiter avec miséricorde!

LE ROI.

Où est le marchand? où sont ses gens?

LE MATELOT.

Ils sont occupés à rassembler les marchandises destinées à être transportées la nuit prochaine.

LE ROI.

Quel est leur nombre? sont-ils armés?

LE MATELOT.

Dix-huit hommes armés d'épées et de poignards l'accompagnent, mais il le défendront bien mal, s'ils pensent comme moi.

Comme le roi avait, dès son avéne-

ment au trône, rendu le commerce parfaitement libre, le récit de ce matelot dût naturellement lui paraître très-suspect; et il était très-vraisemblable que le marchand n'avait allégué le prétexte de la contrebande, que pour couvrir quelque insigne scélératesse. Il engagea donc les chevaliers à attendre l'arrivée de cet homme pour parvenir à la solution de l'affreux mystère. Ses gens s'emparèrent du vaisseau et s'assurèrent des deux matelots; quant au roi et aux chevaliers, ils se mirent en embuscade derrière un buisson. Ils ne furent point trompé dans leur attente: vers minuit le marchand et les mariniers se présentèrent, poussant devant eux des ânes ployant sous leurs charges. Tout le cortège se vit assailli sur-le-champ, entouré et désarmé sans avoir eu le tems d'opposer la moindre résistance: on apporta des flambeaux; le chef fut con-

duit en présence du roi, et celui-ci le reconnut d'abord malgré les efforts qu'il fit pour cacher son visage.

LE ROI.

Tu fais de vains efforts; je ne te connois que trop bien. Comte Zélano; je n'aurais point cru que nous nous retrouverions dans de telles circonstances.

ZÉLANO.

Et moi je ne me serais jamais imaginé que les nobles siciliens se soumettraient à un enfant, et pousseraient la condescendance jusqu'à baiser la verge à laquelle il a eu le bonheur d'échapper.

LE ROI.

Je ne punis jamais des propos injurieux tant qu'ils ne me sont que personnels, et en te pardonnant ceux-ci je te prouverai du moins, j'espère, que cet enfant sait agir en roi et en homme

généreux : mais j'ai le droit de te demander quelle loi a permis aux exilés de revenir en Sicile ? je puis les interroger sur-tout sur les meurtres dont ils viennent de se souiller.

ZÉLANO.

Quelle est cette royale générosité, qui en pardonnant à sa victime, ne la relève que pour mieux l'abattre ?

LE ROI.

Le capitaine de ce bâtiment et ses gens ne sont-ils pas tombés sous tes coups ?

ZÉLANO.

Je les ai dirigés : mes gens les ont portés.

LE ROI.

Ils sont moins coupables que toi.

ZÉLANO.

Depuis quand est-il défendu en Sicile

de défendre sa vie? J'avais engagé ce misérable à mon service; il m'a reconnu, j'ai entendu le complot qu'il a formé de me faire arrêter et livrer au roi dont la *générosité*, m'a-t-on dit, a été poussée jusqu'à promettre 2000 pièces d'or pour ma tête.

LE ROI.

J'en conviens, mais c'est mon peuple qui l'a demandée avec chaleur : on savait que tu avais rompu ton ban.

ZÉLANO.

La puissance ne manque jamais d'excuses... Quoiqu'il en soit, tu viens de prononcer la mienne : je n'étais point d'humeur à satisfaire à ce que tu appelles la vengeance du peuple; si mes mains se sont trempées dans le sang, ne t'en prends qu'à toi, qui as suscité des lâches pour faire couler le mien.

LE ROI.

Audacieux !..... Mais je n'oublierai point ce que je me dois : tes actions te jugeront. Qui t'a permis de transgresser mes ordres, de revenir dans un pays où l'on te hait, chez un peuple qui a plus d'une raison de demander ta tête.

ZÉLANO.

Je suis trop fier pour descendre jusqu'au mensonge, et trop vieux pour craindre cette mort dont tu ne cesses de me menacer. Sans m'écouter, sans examiner si j'étais réellement coupable, tu m'as banni de ma patrie, et exposé sur une misérable barque, à toute l'inconstance des mers et de la fortune. Je ne chercherai point à intéresser ta pitié par le récit des maux que j'ai soufferts : ils ont été extrêmes ; c'est là mon histoire en deux mots. Après avoir perdu mon unique enfant, et langui dans les fers

du plus dur esclavage, après avoir erré long-tems sans secours, sans asile, je me suis souvenu que j'avais enterré autrefois dans le caveau de l'un de mes châteaux, une partie considérable et précieuse de mes richesses : dans toute autre circonstance peut-être je les aurais dédaignées, mais elles devenaient nécessaires maintenant au soutien de ma vie: j'ai tenté de les enlever ; j'ai réussi, et je me disposais ainsi à fuir pour jamais les rivages odieux de la Sicile.

LE ROI.

Ces richesses, sans doute, forment la charge de toutes ces bêtes de somme ?

ZÉLANO.

Oui.... tu les juges dignes peut-être de ta cupidité ?

LE ROI (*aux chevaliers.*)

Vous prononcerez sur mes droits et

sur ceux de cet homme, qui tente de m'arracher à force d'orgueil une grâce que mon cœur ne lui eût jamais refusée. C'est à vous que je dois d'avoir été délivré de ses mains, et si mes pressentimens ne me trompent point, à son tour il vous devra sa liberté aujourd'hui. Vous vous souvenez du jour où votre brave chef amena cet homme enchaîné à mes pieds : il finit par intercéder pour lui, et je me garderai bien maintenant d'abuser de ma fortune et d'annuller une grâce que j'ai accordée autrefois. La mémoire d'un roi ne doit avoir de l'espace que pour les actions généreuses : je me souviens de ce que j'ai fait, j'oublie ce que Zélano aurait dû faire. Le sang seul du malheureux capitaine crie encore vengeance contre lui : dites, instruisez-moi, dois-je punir ce nouveau crime ou le pardonner ?

LES CHEVALIERS.

Le meurtre est le plus horrible des crimes!

LE ROI.

Oui, mais il ne l'a commis que pour se défendre, et puisque j'en suis la cause innocente, mon cœur me dit que c'est au jugement de Dieu seul, qu'il faut l'abandonner.

LES CHEVALIERS.

La bonté est le plus bel ornement des rois: à Dieu ne plaise que nous cherchions à nous y opposer!

LE ROI.

Le besoin et le malheur l'ont ramené dans sa patrie, et la nécessité ne connaît pas de lois. Je ne priverai point un vieillard des restes de sa fortune, s'il est vrai cependant que cette fortune soit

légitimement acquise. Zélano ! m'avoueras-tu la vérité ?

ZELANO *se jette plein d'émotion aux pieds du roi.*

Tu célèbres aujourd'hui ton plus beau triomphe, car ton ennemi le plus cruel tombe humilié à tes pieds ; il avoue que tu mérites de porter la couronne que j'osais te disputer. J'ai de grands reproches à me faire, mais ta rare générosité a touché mon cœur... parle, demande, je répondrai à tout avec franchise, avec vérité.

LE ROI.

Pendant ton ministère et celui de tes associés, mon peuple fut chargé d'impôts très-onéreux : la moitié des domaines de la couronne était engagée, et cependant les dépenses de l'état étaient alors très-bornées. Tous les receveurs des deniers publics assurent unanime-

ment que le produit de leurs recettes a constamment passé entre tes mains. C'est en vain que j'ai fait faire des recherches dans toutes tes possessions : rien n'a répondu à mon attente. Que sont devenues ces sommes immenses ? A quel usage ont-elles été employées ?

ZÉLANO.

Ce que la crainte de la mort n'a pu m'arracher, tu vas le devoir à ta générosité. Je ne connaissais que trop bien la haine du peuple contre moi, et je voyais arriver le moment de la responsabilité. Il me fallait une ressource contre les événemens ; je la trouvai dans cet or que je cachai dans un souterrain connu de moi seul. Ta fuite, ta délivrance inattendue, opérée par les chevaliers allemands, mon exil précipité, tous ces incidens imprévus m'empêchèrent d'emporter ce fruit de tant de soins

et de dangers. Ces bêtes de somme ne sont chargées que de la plus petite partie : le reste se trouve encore dans le souterrain ; je t'y conduirai. Prononce maintenant sur mon sort à venir ! mais s'il m'est permis encore de former un vœu, permets que je termine dans un monastère de tes états, le reste d'une vie coupable.... hélas ! je ne sens que trop bien maintenant que la cupidité à laquelle j'ai tant sacrifié, est peu propre à nous rendre heureux !

LE ROI.

Je te ferai connaître mes intentions quand tu m'auras mis en possession de mon bien.

Le roi remit alors le comte à la garde de ses gens, et on fit avancer les bêtes de somme qu'on délivra de leur charge. Les richesses qu'on y trouva surpassèrent de beaucoup l'idée qu'on s'en

était formée ; mais celles du souterrain qui fut ouvert par Zélano, étaient immenses. Elles ne pouvaient se présenter plus à propos pour un jeune prince naturellement généreux, qui venait de diminuer les impôts de son peuple, et qui aimait cependant la magnificence. Les circonstances politiques d'ailleurs dans lesquelles il se trouvait étaient urgentes : son oncle l'empereur Philippe venait de tomber sous le fer d'Otton de Wittalsbach, et Otton le Saxon qui lui avait succédé, était excommunié par le pape Innocent. Il n'était donc pas sans vraisemblance pour le roi, que reparoissant avec de si puissans moyens en Allemagne, où un premier choix lui avait déjà donné la couronne dès son enfance, il ne parvînt à ramener les voix en sa faveur. Plein de joie, à la vue d'une fortune si inespérée, il se tourna vers les chevaliers du lion, et leur dit avec trans-

port : « La providence semble vous avoir choisies pour terminer tous mes embarras; vos frères m'ont donné la couronne de Sicile; et vous, vous devenez mes guides dans mes propres états, pour me faire trouver des trésors qui me feront asseoir peut-être sur le premier trône de l'univers. Parlez, comment puis-je récompenser dignement tant de bienfaits ? »

ZÉLANO.

Peut-être ce bonheur m'est-il réservé? peut-être puis-je au moins ranimer leurs espérances par des indices satisfaisans? jamais, à la vérité, vous ne m'avez été favorables, c'est à votre puissante intervention sur-tout, que je dois l'origine de tous mes malheurs; mais le courage de vos frères m'arracha de la plus affreuse des prisons, dans laquelle je languissais avec plusieurs de vos bons et fidèles amis: ce service a éteint tout ressentiment dans

mon cœur. Répondez : ne regrettez vous pas encore quelques-uns de vos compagnons échappés aux carnages de la Palestine, ou sont-ils revenus heureusement parmi vous?

FROBOURG (*perçant la foule.*)

Hélas ! plusieurs d'entr'eux sont revenus ; mais deux de mes fils manquent encore à notre tendresse... Ah ! si tu le peux, hâte toi de dissiper nos cruelles incertitudes ! Dieu, pour ce bienfait, aura pitié de toi, il te pardonnera toutes les fautes que tu as commises.

ZÉLANO.

Puissent tes vœux pour moi être aussi vrais, que mes paroles vont l'être !

Il raconta alors tout ce qui lui était arrivé depuis son exil, à l'exception seulement du marché honteux qu'il avait fait de sa fille dont il affecta de déplorer le malheur, en prétendant

qu'elle lui avait été arrachée par la violence du sultan : ce prince, ajouta-t-il, lui avait fait défendre sous peine de mort, d'approcher de la retraite d'Aldegonde et s'était borné à lui faire présent de quelques bourses, quand, poursuivant ensuite son récit, il raconta que deux des plus braves chevaliers du Lion, prisonniers à Jérusalem, après avoir délivré sa fille des mains du sultan, l'avaient conduite heureusement à Sidon, le vieux Frobourg et tous les chevaliers reconnurent sur le champ Frédéric et Henri ; mais quelle fut leur douleur, en apprenant qu'arrêtés de rechef par le furieux Coradin, ils attendaient dans un sombre cachot l'exécution de l'arrêt qui les condamnait à une mort infâme ! Ce qu'on ne concevait pas surtout, c'était l'arrestation des dames, innocentes cependant, ni celle du père même d'Aldegonde. La tentative d'Es-

chenbach pour délivrer les prisonniers ; la délivrance miraculeuse de Zélano vinrent ranimer les auditeurs ; mais ce Zélano était bien loin de pouvoir entretenir ces douces espérances ; il ne put rendre compte que du succès de sa propre fuite, de son heureuse arrivée à Sidon et ensuite en Chypre d'où il n'atteignit la Sicile qu'après de longs et fâcheux retards. Tous les motifs de consolation qu'il épuisa pour rassurer les chevaliers sur le sort de leurs amis, loin de produire cet effet, n'auraient servi qu'à augmenter leur abattement et leur douleur, si toutes les personnes qui avaient été en Palestine n'avaient assuré d'un commun accord, que les vents, dans la saison où l'on se trouvait, permettaient bien rarement d'aborder les côtes de l'Europe : on ajoutait au reste, qu'un tems plus favorable ne tarderait point à se présenter.

Cet adoucissement tout faible qu'il était, inspira cependant aux chevaliers et au vieux Frobourg l'idée de suivre le roi à Messine, après que de longues et inutiles perquisitions les eurent convaincus au bout de quelques semaines, qu'il fallait renoncer à l'espoir de trouver dans ces parages, les traces des mystérieux étrangers. On arriva dans la capitale, et le premier soin du roi fut d'assigner à Zélano un asile dans un monastère; où sous une surveillance sévère, il pût expier pendant le reste de ses jours, les fautes nombreuses dont il s'était rendu coupable. Ses complices furent punis, et la femme et les enfans du pauvre capitaine obtinrent de la libéralité du roi, de quoi les mettre au-dessus de tous les besoins. Ce prince ensuite mit tout son zèle à contribuer au succès des vœux de ses braves amis: tous les commandans de ports, tous les

officiers riverains eurent ordre de faire donner avis sur le champ à la cour, de tous les vaisseaux, et de tous les étrangers qui arriveraient des côtes de l'Asie ou de celles de l'Afrique.

Un jour que le roi donnait un grand festin aux chevaliers, on vint annoncer qu'un vaisseau parti de Sidon et ayant à bord plusieurs chevaliers chrétiens long-tems prisonniers des Sarrazins, venait d'entrer dans la rade : en vain le roi essaya d'arrêter ses convives impatiens, en leur promettant de faire prendre dès l'instant même, les renseignemens les plus exacts ; Frobourg les excita tous à le suivre, et ils coururent au port. Nouvelle douleur les attendait, ils ne trouvèrent que des visages inconnues.

L'ÉTRANGER.

Vous attendez des amis, et vous es-

périez sans doute les trouver sur ce vaisseau?

FROBOURG.

Notre attente, je vous l'avoue, a été bien cruellement trompée... Pourriez-vous au moins nous donner des espérances? Ne serez vous point suivis par d'autres chrétiens délivrés des prisons de la Palestine?

L'ETRANGER.

Je le desire, mais je l'espère peu : à Sidon, du moins, personne n'était prêt à s'embarquer. (*A Louis en considérant son épée.*) N'est-ce point là l'épée du Lion?

LOUIS.

Oui.

L'ÉTRANGER.

Etes vous chevaliers de cet ordre célèbre?

LOUIS.

Oui.

L'ETRANGER.

Cela étant, j'ai des nouvelles à vous donner.

TOUS LES CHEVALIERS (*se pressant autour de lui.*)

Des nouvelles? Dieu veuille qu'elles soient satisfaisantes!

L'ETRANGER.

Mes vœux peut-être sont aussi ardens que les vôtres, mais je n'ai malheureusement aucune consolation à vous offrir. Pourquoi un serment solennel m'oblige-t-il à rompre un funeste silence! la mort que j'ai à vous annoncer....

FROBOURG.

La mort? Grand Dieu, daigne me soutenir!

LES CHEVALIERS.

Notre brave chef est mort! nos frères sont morts!

L'ETRANGER.

N'allez pas au-devant du coup que j'ai à vous porter... Permettez-moi d'abord quelques questions : n'attendez-vous pas votre chef avec son frère?

FROBOURG.

Nous les attendons, et vous voyez en moi le père de ces infortunés.

L'ÉTRANGER.

Leurs femmes les ont accompagnés?

LOUIS.

Oui, l'une d'elles est ma sœur.

L'ÉTRANGER.

Quelques uns de vos chevaliers n'ont-ils point tenté de les délivrer des prisons du sultan.

LOUIS.

Oui, et l'on nous a fait espérer que cette tentative avait eu un heureux succès

L'ÉTRANGER.

Qu'il en coûte à mon cœur d'être obligé de vous détromper. Il y a onze ans, que blessé avec plusieurs de mes compagnons d'armes devant les murs de Damas, je devins la proie du cruel Sarrazin : on nous conduisit en Capadoce, où nous fûmes livrés pendant dix ans, à toutes les horreurs de l'esclavage. Déjà nous invoquions la mort comme notre seule ressource, quand nous apprîmes la nouvelle de l'armistice et de l'ordre que Coradin avait donné de délivrer tous les chrétiens; mais le refus que fit notre maître de s'y soumettre, nous replongea bientôt dans le premier état. Nous travaillions, il y a trois lunes,

dans des champs voisins du grand chemin, quand on annonça tout-à-coup le prochain passage du sultan : nous le vîmes bientôt arriver, et nous nous jetâmes tous à ses pieds, en criant merci. Son premier mouvement fut de nous accueillir avec bonté; mais apprenant que nous étions des chevaliers allemands, tous les traits de sa physionomie se décomposèrent à l'instant, et il s'écria d'une voix terrible : race de vipères, que je voudrais pouvoir toute écraser d'un seul coup!.. Non, non, un esclavage éternel sera votre partage! — Il dit, piqua des deux et s'éloigna avec précipitation; mais à peine eut-il fait six cents pas, que nous le vîmes s'arrêter, et un de ses gens se détachant du cortège vint nous ordonner d'approcher. Coradin avait mis pied à terre : — Vous m'avez dit que vous étiez Allemands, connaissez-vous les chevaliers du Lion? êtes vous

membres de cette union? — Nous répondîmes que cette puissante union nous était à la vérité connue, mais que nous n'avions pas l'avantage de lui être agrégés : hommes d'armes de l'évêque de Bamberg, nous avions été obligés de suivre sa bannière en Palestine.

CORADIN.

Vous êtes libres, vous pourrez reprendre sans obstacles le chemin de votre patrie, si, par le Dieu que vous adorez, vous me promettez de remplir fidèlement près des chevaliers du lion, une commission dont je vous chargerai pour eux.

MOI.

Nous vous le promettons.

CORADIN.

Eh bien! dis leur que je les hais et que je les maudis! j'honorai autrefois

leur rare valeur ; j'ai été dans plus d'une occasion leur plus généreux bienfaiteur ; mais ils m'ont payé de la plus noire ingratitude, en m'enlevant et en conduisant à Sidon une femme que j'aimais plus que ma vie. La fortune a livré leur chef, son frère et leurs deux épouses à ma vengeance : six de leurs camarades ont tenté de les arracher aux cachots dans lesquels je les tiens renfermés, mais cette tentative leur a coûté à eux-mêmes la liberté : obligé jusqu'à présent de combattre des sujets rebelles, j'ai été forcé de retarder leur juste et terrible punition : mais dans trois jours j'aurai atteint la forteresse qui leur sert de prison, et dès le lendemain ils seront livrés aux supplices que ma juste fureur leur a préparés. Tout ce que l'imagination humaine peut se retracer de plus cruel en fait de tourmens, sera leur partage.... Voilà ce que je vous charge d'annoncer à leurs

frères d'Allemagne..... ajoutez-leur que tant que je respirerai ils n'auront point d'ennemi plus acharné que Coradin.....

LE COMTE DE FROBOURG.

Pauvres! infortunés enfans!.... triomphe, barbare! tu assassines du même coup le père et les fils!

LES CHEVALIERS.

Vengeance! éternelle vengeance sur la tête du tyran qui massacra nos frères!

A ces premières expressions de l'indignation et de la douleur, succéda bientôt l'engagement solennel juré par tous les chevaliers, entre les mains du vieux Frobourg, de faire une guerre à outrance au cruel Coradin, dès que la fin de l'armistice permettrait de se livrer à cette juste vengeance, et le roi promit de les soutenir alors avec toute sa puissance. Quelques jours après le vaisseau de

Sidon, qui avait apporté ces funestes nouvelles, mit à la voile pour continuer sa route. Les chevaliers aussi ne tardèrent point à reprendre celle de leur patrie : qu'eussent-ils fait plus long-tems sur ces rives devenues odieuses par les chagrins cuisans dont on venait de les abreuver ? le roi leur fit les plus tendres adieux ; leur renouvella l'offre de ses services, et promit de les venir joindre dans quelques lunes, pour se soumettre aux épreuves de l'ordre dans lequel il desirait toujours avec ardeur pouvoir être reçu. Deux motifs sur-tout nourrissaient cette ardeur : il aimait passionnément la gloire, et pour assurer le succès de ses justes prétentions à la couronne impériale, il avoit besoin d'un puissant appui.

Pendant que le récit des chevaliers dans leur patrie pénétrait de douleur tous leurs amis, tous leurs alliés cons-

ternés par une perte si sensible, le Tout-puissant qui fléchit à son gré le cœur des faibles mortels, avait ramené aussi celui de Coradin à des sentimens plus généreux : il sauva les victimes de sa barbare fureur, au moment même que tout salut paraissait impossible : déjà les bourreaux s'étaient armés des instrumens de l'horrible supplice, quand le sultan éprouva subitement un mouvement de repentir et de honte de la cruelle action qu'il allait commettre. Il cria d'arrêter, et se rendit aussitôt lui-même sur la place de l'exécution : il contempla en silence ses victimes ; les angoisses des dames, la mâle fermeté des hommes le remplirent à-la-fois d'admiration et de pitié. « Non, dit-il enfin d'une voix étouffée, non, les fruits de la vengeance n'ont point de douceur, l'œil voit du sang, l'oreille entend des gémissemens; mais le cœur, l'âme sont-ils rassasiés!...

Coradin! qu'allais-tu faire?.... il fit un signe; les instrumens tombèrent des mains des bourreux, les liens des victimes furent rompus. « Qu'on les place tous sur une ligne, dit-il, je vais les juger d'une autre manière, je verrai laquelle est la plus satisfaisante? » Il fut obéi: le sultan s'approcha des prisonniers, et son cœur le plaça d'abord vis-à-vis d'Aldegonde.

CORADIN (*à Aldegonde.*)

Je t'ai arrachée des mains d'un corsaire; tu me dois l'honneur et la vie peut-être: je t'ai comblée de bienfaits.... je ne respirais que pour toi.... tu m'as méprisé, tu m'as trahi.... en me quittant, tu as incendié ce palais dans lequel tu régnais en souveraine, et tu as mis en liberté ces chevaliers dont la main avait donné la mort à mes plus braves guerriers.... quels supplices pourraient expier tant d'ingratitude et d'audace? Mais je rougis

d'avoir soumis un instant mon cœur au vil sentiment de la vengeance.... tu es libre.... pars, vas dire à tout l'univers, que le grand Coradin, le vainqueur des chrétiens a été ton esclave!

ALDEGONDE (*à ses pieds.*)

O! le plus grand, le plus généreux des mortels!.....

CORADIN.

S'il en est ainsi, si tu le crois, tu es trop punie.... cet homme si généreux était autrefois à tes genoux, il te supplia de l'exaucer, et toi.... mais plus de reproches.... je te livre à ton propre cœur.

Il la quitta sur-le-champ, en jetant un profond soupir, et s'approcha de Frédéric.

CORADIN.

Et toi aussi, et tes frères, vous tous, vous me deviez quelque reconnaissance:

j'ai fait panser vos blessures; je vous ai rendu vos épouses, mes prisonnières, et vous..... vous avez eu la cruauté de me ravir la femme chérie de mon cœur..... Vous êtes en ma puissance, mais Coradin veut vous prouver qu'il ne place sa grandeur que dans les bienfaits. Le desir de la vengeance a pu m'égarer un instant, mais non étouffer mes sentimens. Retournez dans votre patrie, soyez heureux dans les bras de l'amour, vantez vos hauts faits..... qu'importe à Coradin! il est plus grand que vous; il a pu se venger, et il a pardonné.... il est heureux même, car il voit couler vos larmes..... vos cœurs de fer qui avaient bravé les tourmens, sont amollis par ses bienfaits..... Ah! ce triomphe que j'ai mérité me charme plus que toutes mes victoires!..... (*il détacha son épée*) reprends cette épée, elle est à toi, je l'avais portée

pour honorer ton courage. Ose encore ; si tu le peux, la tirer contre Coradin !

Le sultan, en disant ces mots, descendit avec précipitation de l'échafaud ; mais les chevaliers et les dames le suivirent tous en sanglottant, et réussirent malgré ses efforts à l'atteindre avant sa rentrée dans le palais. Le jeune héros est saisi ; on l'arrête ; la reconnaissance forme un cercle impénétrable autour de lui.

CORADIN (*très-ému*).

Que me voulez-vous ? n'en ai-je point assez fait ?

FRÉDÉRIC (*vivement pénétré.*)

Reprends tes bienfaits si tu refuses d'écouter les expressions de la reconnaissance !.... homme inconcevable ! tu nous as rendus à jamais les plus fidèles, les plus dévoués de tes serviteurs....

CLAIRE.

Ah ! si tu pouvais lire dans ce cœur

n'aguère brisé par la crainte, par la douleur, et livré maintenant à tous les sentimens de la gratitude et de la joie!.... Dieu tout-puissant! verse, répands sur sa tête tes plus précieuses bénédictions!

AGNÈS.

Oui; lui seul peut payer nos dettes!.... Regarde ces larmes, Coradin; moissonne ces premices de ta noble et généreuse action!

LE VIEUX PRÊTRE.

La providence, à la vérité, ne me laissera pas jouir long-tems du bienfait que je dois à ta bonté; mais ces mains affaiblies par l'âge ne cesseront de se lever pour toi vers le trône de l'éternel!

HENRI.

Rien au monde ne m'est plus chère que mon épouse.... quand pourrais-je la regarder sans songer à Coradin!

ESCHENBACH.

Vive à jamais celui que le lion même est obligé d'envier et d'honorer !

CORADIN.

C'est assez... partez... soyez heureux... souvenez-vous quelquefois d'un homme!..

FRÉDÉRIC.

Malheur à celui qui pourroit l'oublier, qui oserait l'offenser !

CLAIRE.

Il a été le père de nos enfans....

CORADIN.

Tu l'as entendu, grand Dieu ! deviens leur juge, s'ils deviennent parjures!.... Partez... ayez soin d'Aldegonde!

Il dit, se déroba à leurs empressemens, et alla se réfugier dans l'appartement le plus reculé du château. Quelques instans après des esclaves vinrent

leur annoncer que tout se trouvait prêt aussi pour les y recevoir, et que les intentions du sultan étaient qu'ils vinssent y jouir du repos dont ils avaient besoin après tant de fatigues et d'angoisses : ils obéirent. Qu'on se représente les transports de la joie à laquelle ils se livrèrent, en se voyant libres enfin et réunis après une si longue séparation mêlée de tant d'incertitudes et de craintes !.... Quand ces premiers mouvemens ordinairement si tumultueux furent devenus plus calmes, quand chacun eut fait choix d'un confident plus intime de ses sentimens, Eschenbach, isolé comme Aldegonde, s'approcha d'elle, et lui demanda la cause de sa mélancolie, de quelques larmes même qu'elle répandait de tems en tems.

ALDEGONDE.

Moi-même je l'ignore... mon cœur est

livré à la joie la plus sensible, quand je porte mes regards sur tant de personnes heureuses qui m'entourent, mais si je les fixe sur moi-même, seule, étrangère, sans parens, sans amis, il m'est permis peut-être de trembler à la vue de l'avenir qui me menace.

ESCHENBACH.

Sans amis?.... Et qui sont donc ces dames, ces chevaliers? qui suis-je moi-même? Avez-vous oublié, que déjà à Sidon il fut résolu, que nous vous mènerions en Allemagne, que vous y resteriez au milieu de nous, jusqu'à ce qu'il vous convînt de donner votre main à un chevalier assez heureux pour vous plaire?

ALDEGONDE.

Ces tems ne sont plus : je pouvais alors avoir quelques droits à votre générosité, il m'était permis d'espérer que

des époux délivrés, rendus à leurs épouses par mes soins, m'obtiendraient d'elles leur bienveillance et leur pitié; mais de quel œil verront-ils aujourd'hui une infortunée qui leur a causé tant de maux, dont la présence en rappellera sans cesse le souvenir? Non, non, un monastère sera et doit être mon seul asile.

ESCHENBACH.

Chère Aldegonde, vous ne rendez pas justice à vos amis... Toutes les peines que nous avons souffertes ne sont-elles point compensées par un seul des sentimens délicieux que notre réunion nous fait éprouver? Et n'est-ce point à vous, que nous en avons l'obligation? sans vous peut-être, nous serions encore dans les fers des Sarrazins... Votre sort est lié désormais au nôtre: briser ce lien, ce serait renouveller au

contraire tous nos chagrins, toutes nos peines.

ALDEGONDE (*lui prenant la main.*)

Je le crois, j'en suis sûre... oui, vous m'avez pardonné, vous, chevalier.... mais toutes les âmes seraient-elles susceptibles de la même générosité? je vous l'avoue, les reproches même indirects d'un seul d'entre vous suffiraient pour remplir mon cœur d'amertume et de douleur.

ESCHENBACH.

Désabusez-vous, nous avons tous les mêmes sentimens, et je vais vous en convaincre.

Eschenbach instruisit aussitôt tout le monde des craintes et de la résolution d'Aldegonde : à l'instant même, tous animés par un mouvement subit et spontané s'approchent d'elle et la conjurent de prendre d'eux des sentimens

plus favorables et plus justes. Non, s'écria Frédéric, le malheur nous avait réunis, le bonheur ne doit pas nous séparer. Tu as été, dit Claire, la sœur de notre douleur, il faut aussi que tu deviennes la compagne de nos plaisirs; elle a sauvé nos époux, ajouta Claire, serra-t-elle punie des erreurs de la fortune qui a mis des obstacles au succès de cette action généreuse ? Notre reconnaissance n'en doit être que plus vive ! nous formerons tous un cercle autour d'elle, et nous verrons si l'ingrate pourra le rompre ! — Aldegonde émue, touchée jusqu'aux larmes de tant de marques d'amitié tomba dans les bras des dames et promit de ne jamais s'en séparer.

AGNÈS.

Je ne me fie point trop à cette promesse, et je suis d'avis, que pour prévenir les rechûtes, il faut lui établir un

gardien qui nous réponde de la stabilité de ses résolutions. Je proposerais bien volontiers Eschenbach pour cette charge, si je ne craignais pas qu'elle fût un peu au-dessus de ses forces.

ESCHENBACH.

Je vois que toutes nos souffrances, une longue et dure captivité, la présence même de la mort n'ont point affaibli l'humeur malicieuse de l'épouse de Henri.

HENRI.

Je me suis toujours, malgré ses folies, assez bien trouvé de ses conseils.... Croyez-vous, mon cher Eschenbach, que celui-ci soit si mauvais?

ESCHENBACH.

C'est précisément parce que je le trouve très-bon, que sa réflexion m'a déplu.

AGNÈS.

Je vous promets de n'en plus faire, puisque vous vous exécutez de si bonne grâce, mais bride en main, mon ami, vous nous répondrez d'elle!

FRÉDÉRIC.

Il me semble qu'en ma qualité de chef, j'ai un mot à dire aussi en cette affaire... Je suis le père d'Aldegonde, d'ailleurs; elle même m'a honoré de ce nom : c'est à ce titre que je vais lui présenter le brave et digne Eschenbach.

LE VIEUX PRÊTRE.

Ne me ravissez point le seul plaisir que je puisse encore goûter : Aldegonde est ma fille, mon enfant.

FRÉDÉRIC.

Qu'avez-vous à proposer? parlez, je partagerai volontiers mon autorité avec vous, pourvu que vous l'employiez à remplir nos espérances.

LE PRÊTRE.

Voyez comme je débute. (*Il conduit Eschenbach à Aldegonde.*) Tu es devenue ma fille au moment que tu m'as confié la direction du projet de ta fuite: je ne t'ai point donné la vie, mais plus d'une fois j'ai exposé la mienne pour te sauver : si ce dévouement mérite quelque reconnaissance, montre-là en rendant ce chevalier aussi heureux qu'il mérite de l'être. (*Aldegonde veut parler.*) Je sais bien que nous ne sommes point placés de manière à mettre le sceau à des démarches de cette nature, mais ta résolution extraordinaire ne nous permet point de délais et elle excite notre prudence : il faut au moins, que tu l'acceptes pour ton gardien ; si tu lui échappes, on n'aura de reproches à faire qu'à sa négligence.

ESCHENBACH.

N'est-il point nécessaire, que pour animer ma vigilance, elle daigne au moins formellement s'y soumettre?

ALDEGONDE.

Ne vous ai-je point déjà choisis tous pour mes tuteurs et mes protecteurs? que pouvez-vous exiger de plus?

ESCHENBACH.

Vous venez de l'entendre.

ALDEGONDE.

J'ai besoin d'appui, j'accepte le vôtre avec joie.

ESCHENBACH.

Vous ne le perdrez qu'avec ma vie.

LE PRETRE (*à Aldegonde.*)

Cessez d'ailleurs d'être inquiète sur votre sort : toutes vos richesses se trouvent encore à Sidon, déposées en mains

sûres ; elles seront à vos ordres, quand vous le jugerez à propos.

ALDEGONDE. (*avec une vive joie.*)

Loué soit le seigneur! je pourrai donc en les partageant avec mes chers et bons amis, leur témoigner en partie ma vive et profonde reconnaissance!

FRÉDÉRIC.

Sentez-vous maintenant ce que votre résolution aurait eue de déchirant pour votre propre cœur? Nous acceptons vos offres, nous allons vous devoir le plaisir de pouvoir accélérer notre voyage, d'aborder bientôt les rives de notre patrie, de retrouver nos parens, nos amis... Ah! je ne songe qu'en frémissant à la douleur dont peut-être en ce moment, leurs cœurs sont accablés.

Cette expression des sentimens de Frédéric ramena tous les esprits à l'idée

d'un prompt départ, et on résolut d'en demander pour le lendemain, la permission au généreux Coradin : mais le vieux prêtre, qui parlait l'arabe, apprit bientôt par les varlets du château, que le sultan venait de partir pour la chasse, et qu'avant de sortir, il avait ordonné qu'on eût tous les égards possibles pour les chevaliers et leur suite ; il avait permis même qu'on leur ouvrit ses jardins, en cas qu'ils voulussent jouir du plaisir de la promenade, pendant son absence qui devait durer quelques jours.

Quoique ce nouveau contre-tems ne s'accordât guères avec leur vive impatience, ils ne tardèrent point à s'en féliciter, car dès le lendemain, ils éprouvèrent tous les effets des peines sans nombre, des cruelles inquiétudes, des horribles fatigues qu'ils avaient essuyées dans leur longue détention et pendant l'agonie douloureuse à laquelle ils ve-

naient d'échapper : Claire sur-tout, fut obligée de garder le lit pendant trois jours, et tous les autres ne retrouvèrent leurs forces qu'au bout d'une semaine. Ce terme écoulé, un émir vint leur annoncer que tout était prêt pour leur départ, et qu'il avait ordre du sultan, de les escorter jusqu'à Sidon ; mais sur la prière qu'ils lui firent de les conduire à ce prince auquel ils voulaient pour la dernière fois offrir l'hommage de leur vive et juste reconnaissance, il répondit que le monarque les dispensait de ce soin et qu'il l'avait simplement chargé de leur dire, que leur mémoire lui serait toujours chère. Frédéric à ces mots, se jeta à genoux, tous les autres l'imitèrent ; et levant leurs mains au ciel, ils lui adresser les vœux les plus ardens pour la prospérité et la gloire d'un prince auquel ils avaient de si grandes obligations. Le sarrazin lui-même parut

touché de leur ferveur, et il leur promit que son premier soin serait d'en informer Coradin dont la sensibilité était égale à l'élévation de son âme.

Quand les chevaliers arrivèrent dans la cour du château, ils y trouvèrent des chevaux pour leur service, et encore plus des chameaux dont l'émir faisait arranger les équipages. Attendez un instant, dit celui-ci, je vais avoir fini, et nous partirons ensuite sans délai. Il plaça aussitôt deux chameaux derrière chaque cheval, et fit mettre en réserve un palefroi magnifiquement orné, qui précédait six chameaux dont les housses étaient de la plus riche broderie. « Apprenez maintenant, leur dit-il, les intentions du grand et généreux sultan Coradin, que Dieu couvre de son égide! vous avez perdu pendant cette guerre tout ce que vous possédiez ici : il n'a pu reprendre vos dépouilles aux braves sol-

dats qui les méritent comme le prix de leur valeur; mais tout ce que ces chameaux portent vous appartient, et vous lui ferez savoir un jour si vous êtes contens du dédommagement. Le premier de ces chevaux avec ses deux chameaux appartient à votre valeureux chef: vous distribuerez les autres en nombre égal, d'après le rang et le grade de chacun. Quant à toi, Aldégonde, le sultan, mon magnifique seigneur, te donne ce palefroi et les six charges qui l'accompagnent; elles contiennent des effets d'une rare valeur; il desire que tu les acceptes comme ta dot future, et que pour unique récompense tu puisse lui annoncer un jour que ton époux a pour toi autant d'amour que Coradin en ressentait autrefois. »

En disant ces mots, l'émir sans leur laisser le tems d'exprimer les sentimens variés de surprise et de reconnaissance

qu'une si sublime générosité leur inspirait, l'émir, dis-je, donna le signal du départ, et tout le cortège se mit en marche, rêveur, silencieux, attendri. Vers midi on chercha le frais sous une touffe de palmiers qui bordaient un des côtés du grand chemin. Mais à peine y était-on établi, qu'on aperçut dans la direction du château, un gros nuage de poussière qui s'avançait vers eux, et qui annonçait une forte troupe de cavaliers. On ne put se défendre contre un mouvement de terreur qui vint s'emparer de tous les cœurs, quand on crut reconnaître la garde du sultan, et ce prince lui-même qui se portait avec célérité vers leur petit camp. Il arrive bientôt, met pied à terre, et s'approchant d'Aldegonde, il lui dit avec une voix pleine d'émotion : « Il est donc vrai que vous me quittez, que vous me laissez sans consolation et sans espoir ? »

ALDEGONDE (*tremblante.*)

Vous avez permis.... votre bonté, votre infinie générosité.....

CORADIN.

Elle ne se démentira point : l'éternel a entendu mes sermens ; je les garderai, dût ce cœur agité ne se r'ouvrir jamais à la joie ! Ne craignez point, chevaliers, que je l'arrache de vos mains !.... Aldegonde.... femme cruelle et trop chérie.... j'aurais cru qu'à mon exemple.... parle, seras-tu insensible à mes maux ?

ALDEGONDE.

Pardonnez à votre servante.... mais je dois avouer..... je ne puis vous comprendre....

CORADIN.

S'il en est ainsi, Coradin est le plus infortuné des mortels ! je n'ai cessé de combattre ce cœur, d'en reprimer tous

les mouvemens, j'ai osé même dans un moment de fureur, te dévouer à la mort pour m'ôter tout espoir.... mais Coradin a bien pu vaincre les chrétiens, sans pouvoir triompher de son amour. La simple vue des instrumens destinés à consommer ton supplice, m'a causé plus de tourmens que tu n'en eusses éprouvés en devenant la victime de ma vengeance: je ne me sentis heureux qu'à l'instant où je t'annonçai ta grâce. Mais mon amour se cachait derrière ma générosité: vous me crûtes noble et grand, détrompez-vous, je n'étais que faible et passionné. Je n'ai cessé de nourrir l'espoir d'être heureux en unissant mon sort au tien.... Ce matin encore, ce fol espoir berçait mon imagination abusée, j'ai senti que je ne pourrais vivre sans toi, que sans Aldegonde je serais comme la fleur isolée dans les sables de nos déserts.... je t'ai vue monter à cheval,

et j'ai sanglotté comme un faible enfant qui a perdu son soutien, comme une mère qui voit passer le cortège funèbre de sa fille chérie.... tu es partie.... je suis tombé sans sentimens.... je me suis relevé, je me suis traîné encore une fois à cette fenêtre funeste, et j'ai vu mon espérance s'évanouir peu-à-peu, comme les bornes de l'horison dans lequel tu allais te perdre.... je n'ai pu résister.... me voici maintenant comme un infortuné lancé sur le bord d'un affreux précipice, et qui te conjure de lui tendre la main!

ALDEGONDE (*elle tombe à ses pieds.*)

Seigneur, je suis en ta puissance, ordonne sur mon sort : mais s'il faut une victime à ce pays, fais qu'Aldegonde soit la seule, et promets que ces infortunés puissent regagner leur patrie.

CORADIN.

Ils le pourront quand même tu serais décidée à les suivre, et ce n'est point une victime que je demande! (*il la relève, et prend lui-même l'attitude qu'elle vient de quitter.*) Je te demande si tu veux régner sur moi et sur ces braves guerriers..... Chère Aldegonde! c'est ton cœur que j'interroge; parle sans crainte, prononce sur mon sort!

ALDEGONDE.

Sans crainte?.... Coradin est digne d'entendre la vérité : est-ce par un lâche mensonge que je récompenserais sa rare et sublime générosité?.... La violence seule pourrait me retenir en ces lieux.... N'écrase point une infortunée du poids de ta colère.... je ne puis aimer l'homme qui m'acheta de mon père à prix d'or, qui l'engagea peut-être à vendre son unique enfant... l'homme qui méprise

mon Dieu et qui abhorre ma religion.

CORADIN.

Arrête! c'en est assez pour déchirer ce cœur.... je t'ai rendue libre, et tu viens de prononcer mon arrêt de mort.... ta conscience un jour....

ALDEGONDE.

N'écoute que ta pitié, et n'empoisonne point tes présens par ces cruels reproches. Tu as exigé que je fusse vraie.... ah! pourquoi ne m'est-il donné de te rendre heureux!

CORADIN (*il se relève*).

Je te remercie.... je te rends grâces.... tout est dit.... femme impitoyable, il ne sera point dit que tu as fait descendre Coradin jusqu'à la bassesse.... il reprendra son ancien courage; il essayera si le mépris ne peut point dans ce cœur

faire céder la place à l'amour! j'abandonne le soin de ma vengeance à celui dont nous adorons tout deux la justice. Ton cœur aussi un jour s'ouvrira à l'amour, il languira, il sera tourmenté comme le mien.... si ce Dieu est juste, il faudra qu'à ton tour tu espères en vain, que ton époux te devienne infidèle, que son mépris devienne la récompense de ta plus vive tendresse.... alors tu songeras à Coradin, tu auras une idée de ses maux et de toute la noirceur de ton ingratitude!

Il dit, et sautant sur son cheval, il se sauva à toute bride. Les chevaliers surpris, étonnés, attendris, continuèrent leur route en silence, et arrivèrent à Sidon le même soir. L'émir les quitta aux portes de la ville, et ils le conjurèrent tous encore une fois d'assurer le sultan de leur sincère dévouement, de leur éternel souvenir. Aldegonde elle-

même ne put retenir ses larmes, et mêla ses vœux à ceux de ses amis. — Rendus à leur hôtellerie, les chevaliers firent l'examen des présens du sultan : ils étaient riches et précieux ; on y voyait de l'or, des perles et de superbes tapis. Mais tout le monde convint que la part d'Aldegonde était infiniment au-dessus de l'idée même qu'on s'était formée de la magnificence du sultan. Aucune princesse d'Allemagne n'aurait pu présenter à son époux une aussi riche dot : mais Adelgonde ne l'apprit qu'avec un sentiment mêlé de douleur. « J'aurais desiré, dit-elle, qu'il eût mis des bornes à sa générosité : tous ces présens sont la preuve d'un amour qui le rend malheureux, puisque je ne puis y répondre. » — Tout le monde approuva la délicatesse de ce sentiment : Eschenbach lui-même l'honora par sa conduite, qui en devint d'autant plus réservée, que les richesses

dont Aldegonde pouvait maintenant disposer, commandaient naturellement au chevalier d'éviter jusqu'à l'ombre de ce qui pouvait faire naître le soupçon de vues intéressées, et d'une cupidité dont son âme était d'ailleurs bien éloignée. La fortune au reste ne se lassa point de favoriser Aldegonde : le vieux prêtre lui apporta deux jours après toutes les richesses qu'elle avait emportées de Jérusalem, au moment de sa sortie de cette ville : elle en fit aussitôt deux parts, et exigea absolument que Claire et Agnès les acceptassent. J'espère cette faveur, leur dit-elle, comme une marque de votre estime, de votre amitié, et comme un gage du séjour que vous desirez que je fasse au milieu de vous : voudriez-vous que je portasse seule les obligations que suppose et qu'entraîne notre nouvelle liaison ? Les deux dames acceptèrent.

Le prêtre annonça immédiatement après qu'un vaisseau vénitien qui se trouvait dans le port, mettrait à la voile au premier vent favorable : on s'embarqua aussi-tôt pour ne pas manquer l'occasion, et dès le lendemain une bise fraîche s'éleva de terre, les fit sortir de la rade et les mit en pleine mer. Eschenbach pendant la traversée, fit tous ces efforts pour dissiper la mélancolie d'Aldegonde, qui n'avait pu se défendre d'un sentiment de tristesse en voyant pour la dernière fois peut-être les côtes de l'Italie, la patrie de ses ancêtres et la sienne. « Et moi aussi, lui dit un jour le chevalier, je suis sans parens et sans frère! quel ami me pressera la main à mon retour dans ma patrie? qui me visitera dans mon château solitaire?

ALDEGONDE.

Je compte sur vous, quand tous nous

quitteront pour voler au-devant de leurs amis venus à leur rencontre..... Personne alors ne songera à la pauvre Aldegonde.... ô mon père! pourquoi m'avez-vous repoussée de votre sein!

ESCHENBACH.

Cette main est prête à vous soutenir dans les sentiers difficiles de la vie... C'est celle d'un ami, d'un frère... que ne m'est-il permis d'y ajouter un titre plus tendre encore!

ALDEGONDE.

Coradin vous aurait-il choisi pour être son vengeur?

ESCHENBACH.

Pardonnez.... mais je crains que le sens de ces paroles...

ALDEGONDE.

Si ton dieu et le mien sont justes, a

dit le sultan, les mépris de ton époux me vengeront des tiens, et tu seras aussi malheureuse par ton amour, que je le suis par le mien... Je vous l'avoue, chevalier, ces funestes paroles, cette espèce de malédiction prononcée par un homme si généreux d'ailleurs, ont retenti jusqu'au fond de mon cœur.

ESCHENBACH.

Les vœux qu'un infidèle prononce dans le délire de sa passion peuvent-ils jamais être exaucés?... pourriez-vous me croire capable d'un parjure?

ALDEGONDE.

Non, je n'en ai aucun sujet, mais je crains cependant que Dieu n'ait entendu ces vœux, parce que déjà à cette époque, mon cœur était moins désintéressé que vous ne le croyez peut-être.

ESCHENBACH.

Ah, si ce que j'ose croire... s'il m'é-

tait permis d'espérer... (*A ses pieds.*) Aurais-je le bonheur de vous inspirer de la confiance? pourriez-vous avoir quelque bonté pour un homme, qui depuis long-tems vous révère, vous adore, à qui chaque jour, chaque instant fait mieux sentir, qu'il ne peut être heureux qu'avec vous et par vous?

ALDEGONDE.

Je vous parlerai sans détour, vous le méritez : croyez-vous que les larmes d'un prince si généreux m'eussent trouvée insensible, si je n'avais appris à connaître un homme honoré de l'estime de tous les chevaliers du Lion?... Mais n'insistez pas davantage pour le moment... Vous aurez encore plus d'une épreuve à subir.

ESCHENBACH.

Rien ne me coûtera pour mériter cette extrême bonté.

Les efforts et les soins d'Eschenbach eurent effectivement un tel succès, qu'avant l'arrivée du vaisseau dans l'île de Chypre, tout le monde sut que ce chevalier était l'heureux mortel destiné à partager le sort de la belle et riche comtesse de Zélano. La joie causée par cette nouvelle fut encore augmentée, quand on apprit qu'il se trouvait dans le port, un gros et bon vaisseau monté par des templiers et d'autres chevaliers allemands prêts à mettre à la voile pour les côtes de l'Italie. L'espoir qu'on avait de pouvoir profiter de cette occasion, ne fut point trompé, car le comte Diepold, chef de ces passagers, et qui connaissait les exploits et toutes les aventures de nos chevaliers, s'empressa de leur offrir une place à son bord : elle fut acceptée avec une vive reconnaissance et dès le même jour un vent favorable s'étant levé, on sortit de la rade, en bé-

nissant la providence de cette heureuse rencontre. Le nombre des chevaliers qui montaient ce vaisseau, allait jusqu'à cent, y compris quelques italiens et quatre grecs, lesquels d'après les assurances de Diepold, n'avaient été engagés à entreprendre ce long voyage, que par simple curiosité et par le desir de connaître les possessions des chevaliers du Temple. Le comte charmé, à ce qu'il disait, d'avoir à son bord des hommes, qui depuis long-tems lui avaient inspiré autant d'admiration que d'estime, poussa l'attention jusqu'à leur céder ainsi qu'aux dames, sa propre chambre et celles de ses officiers; il mit dans ses offres des instances si pressantes, qu'il n'y eut pas moyen de le refuser. Quant à lui, il se retira avec son monde sous le pont, dès que la nuit fut venue : le sommeil ne tarda point à s'emparer de tous ses hôtes. Vers minuit, un tu-

multe affreux s'éleva sur le tillac, un bruit confus de voix et d'armes se fit entendre; les dames effrayées, les chevaliers surpris se demandent avec inquiétude ce que peut signifier cet appareil guerrier, quand tout-à-coup leurs portes s'ouvrent avec fracas; une troupe de Sarrazins armés s'élance sur eux, les saisit tous et les entraîne dans une chambre qu'on barricade avec soin, sans leur avoir même laissé le tems de former une question sur une violence aussi extraordinaire, aussi imprévue. Eschenbach fut le premier qui parvint à donner une direction aux jugemens de ses compagnons d'infortune: il protesta qu'il avait reconnu parmi ces sarrazins, plusieurs des chevaliers avec lesquels il s'était entretenu la veille sur le tillac, et cette ferme assurance de sa part donnant un trait de lumière à Frédéric, celui-ci avoua à son tour, qu'il

avait cru reconnaître le prétendu comte Diepold vêtu en sarrazin, et dirigeant la troupe qui les avait surpris d'une manière si déloyale et si perfide. Dès que le jour vint à poindre, leur porte s'ouvrit, et Diepold richement habillé à la sarrazine se présenta à leurs regards : « pardonnez, leur dit-il d'un ton ironique, de ce que la prudence et la nécessité m'ont forcé cette nuit d'interrompre votre sommeil d'une manière aussi brusque, mais si vous consultez votre cœur et sur-tout votre conscience, ils vous diront que je n'ai pu agir autrement.

FRÉDÉRIC.

Elle ne nous reproche rien : elle nous autorise au contraire à te demander quel démon a pu te pousser à violer les lois sacrées de l'hospitalité, à surprendre aussi lâchement des femmes et des hommes désarmés?

DIEPOLD.

Je ne suis point venu ici pour compter avec vous, mais pour vous annoncer que vous êtes mes prisonniers : le tems vous fera connaître que ma conduite a été sage et prudente; la vôtre en attendant, vous répondra de mes procédés ultérieurs. Quant à ma puissance, voyez si elle est bien établie : » il leur fit apercevoir en même-tems sur le pont tout son équipage bien armé, rangé dans une attitude guerrière et s'avançant aussitôt à un signe qu'il fit de la main » : leurs sabres, ajouta-t-il, se plongeront dans le sein de vos femmes, au moindre mouvement que votre folle témérité pourrait vous engager à faire pour vous soustraire à mon pouvoir. » — Diepold à ces mots, les quitta sans leur laisser le tems de lui répondre, une forte garde fut mise à leur porte, et on les abandonna de rechef à tout le vague et à

toute la tristesse de leurs réflexions sur cette inconcevable aventure.

Le vent continua d'être favorable, le vaisseau cinglait à pleines voiles, et au bout d'une demi lune, il jetta l'ancre dans un port que nos prisonniers reconnurent aussitôt pour appartenir à la côte d'Arabie. On les mit à terre : je ne m'étais point trompée, s'écria Aldegonde désolée, c'est contre moi seule que le coup est porté, mais le barbare sera trompé à son tour, il ne sera point dit que je ne cesserai d'être un obstacle au bonheur de mes généreux amis. Si ma présomption est fondée, si je suis destinée à mourir, sache au moins, Eschenbach, que j'ai vécu dans la résolution de te donner cette main qui ne sera jamais au perfide Coradin !... On ne la laissa point achever, ils furent tous placés sur des chameaux conduits par une forte troupe armée,

commandée par Diepold, et l'on s'avança à grands pas dans l'intérieur des terres. La vue de Sichem et de Nazareth qu'on leur fit successivement traverser, les convainquit bientôt que Jérusalem était le lieu de leur destination. Ils y arrivèrent, et on les enferma dans ces mêmes prisons qu'ils avaient déjà habités, mais on eut l'humanité cependant de ne point les séparer et celle de les traiter avec infiniment plus d'égards que la première fois. Cette consolation ne fut point la seule qu'ils obtinrent : un émir vint leur annoncer le lendemain, avec des expressions pleines de bienveillance, que le sultan desirant les entretenir, permettait qu'ils parussent en sa présence, et cet officier les conduisit aussitôt dans le palais : on eut seulement dans cet instant, la précaution allarmante pour eux de les séparer des dames qui furent introduites dans

une pièce attenante au salon d'audience : mais Coradin par sa présence eut bientôt dissipé cette inquiétude. Il parut, suivi d'esclaves qui portaient des vases couverts : auriez-vous, dit ce prince, en s'adressant aux chevaliers, auriez-vous déjà assez oublié mes bienfaits, pour me croire capable d'avoir violé mes sermens et la foi que je vous ai jurée ?

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons jamais douté de la grandeur d'âme de Coradin. Sa générosité nous a accordé plus que la vie : pourquoi voudrait-il nous la ravir, au moment que nos cœurs ne pouvaient plus contenir toute la reconnaissance dont ils étaient pénétrés pour lui ?

CORADIN.

Vous m'avez rendu justice, et à ce titre, vous méritez celle que je viens de vous rendre. Esclaves ! montrez les têtes

des audacieux qui ont osé enfreindre les ordres que je leur avais donnés. (*les esclaves découvrent les vases sur chacun desquels on aperçoit une tête sanglante.*) êtes vous contens ? qu'avez-vous encore à prétendre ?

FRÉDÉRIC.

Ah! seigneur! si vous aviez daigné nous consulter, nous aurions demandé grâce pour ces malheureux qu'un excès de zèle peut-être...

CORADIN.

Ils ont mérité la mort... Je ne les ai point envoyés au dehors pour troubler la paix que j'avais jurée, pour faire soupçonner ma justice, pour violer le droit des gens, car Chypre ne m'appartient point, et ils vous y ont surpris d'une manière aussi lâche que perfide... Quant à vous, vous pourrez, quand vous le voudrez, quitter un pays où

personne n'a eu le droit de vous amener malgré vous, et je vous accorde pour dédommagement du tems qu'on vous a fait perdre, tous les biens des criminels que j'ai fait punir.

FRÉDÉRIC.

La première de ces faveurs que vous voulez bien nous accorder, comblera tous nos vœux : nous partirons avec la douce conviction, que le prince le plus généreux de l'Asie en est aussi le plus juste.

CORADIN.

Vous retrouverez dans les appartemens que je vous ai fait préparer, les présens que je vous avais donnés et que ces audacieux ont osé vous enlever. Il dépend de vous de fixer le jour et l'heure de votre départ, mais allez trouver en attendant, vos dames qui doivent avoir besoin de consolation... Dites

à Aldegonde, que je ne me suis point senti encore la force de soutenir sa présence... mais que depuis quelque tems, j'ai l'espérance de pouvoir oublier un jour dans les bras d'une autre, tout le mal qu'elle m'a causé... Allez, et n'oubliez pas de me prévenir du moment que vous aurez fixé pour votre départ, car il me reste encore une découverte intéressante à vous faire. »

La joie causée par l'heureuse issue de cet événement eut bientôt ranimé les dames au point, que dès le lendemain elles pressèrent leurs amis de profiter sans délai, de la permission généreuse que Coradin leur avait accordée. Ils firent donc prévenir ce prince qu'ils partiraient dès qu'il les aurait honorés de ses ordres. Le sultan ne les fit point attendre: une heure après ce message ils en reçurent l'invitation de paraître en sa présence. Ils obéirent, et ce prince les

accueillit avec une distinction et une bonté qui les surprirent eux-mêmes, quelqu'accoutumés qu'ils fussent aux expressions de sa bienveillance. « Je vous dois, leur dit-il, des éclaircissemens sur un événement des plus singuliers, et qui a causé bien des inquiétudes, bien des embarras à vos parens, et à vos amis de l'Allemagne. J'ai toujours haï les détours et l'intrigue : mon honneur exige que je vous dévoile celle par laquelle on a tenté d'enchaîner l'ardeur guerrière de votre union. Vous savez que mon père règne à Damas; mon respect pour lui, ma tendresse filiale qui ne s est jamais démentie ne me permettent point d'examiner, et encore moins de juger sa manière de gouverner, mais je punirai un jour les courtisans lâches et corrompus, qui abusent de son goût pour le repos et les plaisirs, afin de l'entraîner à des démarches indignes de sa gloire et de

sa puissance. La grande célébrité de votre union, la réputation de sa valeur indomptable, de sa rare constance dans les dangers sur-tout, étaient parvenues jusqu'à lui: et mes victoires, mon triomphe à Césarée, n'avaient point suffi pour le rassurer. Il craignait, au contraire, que vos malheurs n'ayant fait qu'enflammer votre courroux, vous ne tarderiez pas à revenir avec des forces plus formidables encore pour venger votre défaite. Dès que les indignes personnages de sa cour, dont je vous ai parlé, s'aperçurent de cette disposition, ils ne manquèrent point d'employer tous les ressorts propres à augmenter ses alarmes, afin d'augmenter leur influence et leur crédit. Ils ne réussirent que trop; et mon père résolut d'employer sans scrupule tous les moyens qui pourraient le délivrer du danger dont il se croyait menacé. Il y avait alors à la cour de

Damas un ancien chevalier allemand, mais bien différent de ceux que j'appris depuis à connaître et à estimer : c'était un homme rusé, hardi, entreprenant, mais du reste sans foi, sans honneur, à qui rien ne coûtait pour parvenir à ses fins, et vous en jugerez aisément, quand vous saurez que c'est ce même comte Diepold à qui j'ai fait porter enfin la peine de tous ses crimes. Il avait abjuré sa religion sous le règne de mon oncle, l'immortel Saladin. Plus de cent autres chrétiens avaient successivement imité son exemple, et dirigés par Diepold, rendirent dans plus d'une occasion des services signalés à ce prince. C'est leur trahison entr'autres qui lui ouvrit les portes de Jérusalem. Diepold, par ses serviles complaisances, avait réussi à s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces de mon père, et il fut le premier qui lui proposa, avec ce ton d'as-

surance qui lui était ordinaire, de le délivrer infailliblement du sujet de ses craintes, pourvu qu'on fût disposé à lui confier une somme d'argent très-considérable, et une troupe d'élite qu'il voulait principalement composer de ces apostats accoutumés à lui obéir, et pliés au jeu de ses intrigues. Sa proposition fut acceptée ave joie : on lui donna bien au-delà de ce qu'il demandait, et il partit aussi secrètement qu'il fut possible. Ce misérable sans honneur était cependant forcé de croire à la vertu, car il vantait votre loyauté autant que votre bravoure, il savait que votre union ne violait jamais une parole donnée, et c'est sur cette certitude si honorable pour vous, qu'il bâtit tout le fondement de sa coupable intrigue. Il arriva sans être découvert, dans les environs du château de Farnsbourg : il réussit à séduire quelques-uns de vos gens, et ils

lui prêtèrent la mains pour parvenir jusques dans le caveau où reposent les cendres de vos ancêtres et de vos frères. Il y prépara une scène aussi scandaleuse qu'impie dont le comte de Farnsbourg et ses chevaliers furent si complettement les dupes, qu'ils ne balancèrent point à s'engager solennellement de ne plus porter leurs armes dans la Palestine. Dispensez-moi de vous en retracer tous les détails : il me suffira de vous instruire, que la supposition de votre mort, de celle de vos dames et de tous vos compagnons d'armes fut un des principaux incidens de la trame perfide de Diepold.

FRÉDÉRIC.

Infortunés parens ! pauvres amis ! quelle aura été, quelle sera encore leur douleur, leur consternation !

CORADIN.

Hâtez-vous d'aller les consoler par votre présence : dites leur que Coradin déteste la trahison, qu'il les délie du serment qu'on leur a surpris, et qu'il ne veut les enchaîner à lui qu'à force de bienfaits : l'un de mes émirs vous accompagnera jusqu'à Acre; vous y trouverez un de mes meilleurs voiliers dont le capitaine a l'ordre précis de vous transporter en Sicile. Adieu, chers et braves amis, n'oubliez jamais un prince qui regardera toujours comme le plus grand de ses malheurs celui de porter ses armes contre vous.

En prononçant ses dernières paroles, l'attendrissement de Coradin devint si fort, qu'il quitta précipitamment la salle d'audience en jetant encore une fois sur les chevaliers, un regard où se peignaient la bonté et la plus vive émotion. On

concevra facilement celle dont furent pénétrés ces braves et honnêtes guerriers: ils se retirèrent en silence, faisant intérieurement les vœux les plus ardens pour la prospérité et la gloire de ce prince magnanime. Quelques heures après ils partirent sous l'escorte de l'émir qui les conduisit à Acre. Le vaisseau prêt à appareiller et muni de tout ce qui était nécessaire aux commodités de la vie, put mettre à la voile au bout de quelques jours, et on aborda aux côtes de la Sicile sans avoir éprouvé le moindre accident. Les monts furent passés de même, et ils atteignirent le vallon chéri de l'Iffenthal. Frédéric et Henri avaient jugé à propos de s'y présenter d'abord à leur père; parce qu'indépendamment de l'impatience extrême qu'ils avoient de le revoir, ils comptaient l'engager à les accompagner au château de l'union, pour qu'il fût témoin du compte qu'ils

avaient à rendre de leur expédition. Arrivés au penchant d'une petite colline, dont le sommet domine les deux routes qui conduisent en Suabe et dans l'Iffenthal, ils résolurent de faire paître leurs chevaux à l'abri de quelques tilleuls solitaires qui promettaient un ombrage frais contre l'ardeur du soleil. A peine y eurent-ils pris place, qu'Eschenbach, qui les avait dévancés de quelques pas, s'écria tout-à-coup: « Que vois-je, grands dieux! vos tombeaux et le mien! » Les chevaliers se lèvent; ils accourent, et aperçoivent sous les tilleuls une petite chapelle ronde et ouverte dont les panneaux supportaient quatre lions en relief, percés de flèches et qui semblaient rendre les derniers soupirs. La porte d'entrée seule était ornée d'un lion qui se retirait en menaçant; il portait dans sa gueule la bannière de l'ordre; sa crinière était hérissée, et il venait de renverser d'un

coup de patte un sarrazin prêt à le percer de son dard : les chevaliers virent clairement que ces différentes figures faisaient allusion à leurs combats dans la terre sainte, et ils entrèrent dans la chapelle. C'est avec un sentiment mêlé d'attendrissement et de joie, qu'ils aperçurent alors toute leur histoire représentée en couleurs très-vives sur les murs de cette chapelle. « Mettons de l'ordre dans notre examen s'écria alors Agnès ; c'est ici sur la droite que se trouve le commencement, car j'y vois une foule de guerriers et de combattans. Oui, en vérité, voici la malheureuse bataille de Césarée : regardez de quel rempart de morts et de mourans Frédéric et mon Henri se sont entourés! » —Ah! me voici à mon tour, dit Eschenbach, je sauve la bannière de l'ordre et le roi Lusignan. Lisez, je vous prie, ajouta-t-il d'une voix émue, lisez

l'inscription qui se trouve au bas du tableau ; Frédéric s'approcha et lut : *Les barbares Sarrazins surprirent, près de Césarée, l'armée des chrétiens, l'infanterie prit lâchement la fuite, mais les chevaliers soutinrent le combat avec courage, et les héros du lion vendirent cher la victoire aux infidèles. Les comtes Frédéric et Henri de Frobourg se battirent contre des milliers d'ennemis, pendant qu'Eschenbach, accompagné d'une petite troupe d'élite, sauvait la bannière de l'ordre et le roi de Jérusalem.*

AGNÈS (*avec joie et émotion.*)

Eh bien, chevaliers, comment vous plaît cet éloge que des milliers de voyageurs liront, qu'ils raconteront dans toute l'Europe ? l'Allemagne entière ne prononcera plus vos noms qu'avec respect : avouons-le, une pareille récom-

pense est bien faite pour effacer les souvenirs de toutes les traverses que l'on a essuyées pour l'obtenir : mais avançons, qui sait s'il n'est pas question même de mes propres prouesses ? plus d'une bonne mère peut-être a déjà adressé ici au ciel de ferventes prières pour le repos de mon âme... bon ! j'ai deviné juste... voici le château de Dock... ce pauvre Viesenborn, le voilà qui tombe mort aux pieds du sultan... faites attention au regard attendri que ce prince jete sur lui... et moi donc ! me voici dans le cellier au moment que je fais couler sur le sable la dernière provision de vin qui nous restait... je suis contente du peintre, il m'a donné un air de courage et de résolution... Ah, voici nos sœurs !. cette pauvre Claire ! comme elle a l'air triste et abattu, elle songe à son Frédéric... ces chevaliers étendus sur l'herbe, mourant d'inanition... je frisonne encore

en y songeant, mais continuons de lire...

FRÉDÉRIC (*lisant.*)

Les nobles dames Claire et Agnès, Euphrosine et Adélaïde avaient suivi leurs chers époux dans la Terre-Sainte; elles les attendaient dans le château fort de Doc k: mais les chevaliers Louis Farnsbourg et Viesenborn furent les seuls qui y revinrent : les braves Frédéric et Henri furent blessés et pris; le victorieux sultan Coradin assiégea ce château que deux cents chevaliers seulement défendaient : il réussit à leur tarir la source d'eau.....

AGNÈS.

C'est mon éloge qui va venir, je voue en dispense pour le moment, nous le lirons plus tard, je suis pressée maintenant de voir ce que c'est que ces deux chevaliers et ce chameau qui porte une

damoiselle.... miséricorde ! c'est Aldegonde!.... approchez, Aldegonde, approchez, et vous Frédéric, lisez!

FRÉDÉRIC.

L'héroïque comtesse de Zélano méprise l'amour du sultan ; elle abandonne richesses et grandeurs, délivre les comtes Frédéric et Henri des prisons de Jérusalem et se sauve avec eux à Sidon.

AGNÈS.

Eh bien, êtes vous contente de votre part?

ALDEGONDE.

Jugez-en par ces pleurs.... Ah! cette chapelle va devenir mon pélerinage favori!

Toutes les autres aventures principales arrivées aux chevaliers se trouvaient de suite encadrées sur les murs : on ne pouvait s'en détacher, quand Eschenbach s'écria : me voici pour la se-

conde fois, venez, lisez! voici votre père, Aldegonde, voyez avec quelle précipitation il se sauve de cette tour dans laquelle des chevaliers du Lion viennent de faire une large ouverture. — Frédéric lut : *le courageux Eschenbach que dieu veuille récompenser! hasarda sa vie pour délivrer ses frères : il était accompagné de quatre autres chevaliers du Lion, mais leur entreprise ne réussit point. Il n'y eut de sauvé que le comte italien de Zélano : quant à eux, ils furent surpris et mis aux fers comme les autres.*

AGNÈS.

Mais que vois-je ici dans ce médaillon ? un groupe de personnages joyeux qui s'embrassent... d'autres, tristes et mornes dans un coin du tableau...

FRÉDÉRIC.

Ecoutez, écoutez! *Le comte Louis*

de Furnsbourg revient avec son épouse, avec l'affligée Euphrosine et huit autres chevaliers dans les bras de ses parens et de ses amis.

TOUS.

Nous les retrouverons donc ! nous les reverrons ! quelle consolation ! quel jour de bonheur et de joie !

FRÉDÉRIC (*il continue de lire.*)

Ils avaient apporté l'heureuse nouvelle que les braves fils de Frobourg, leurs épouses et quelques autres chevaliers suivraient bientôt : mais dieux en a autrement ordonné. Voyageur, passe outre et plains les infortunés !

AGNÈS.

Quelle horrible scène ! c'est notre supplice qui se prépare... voyez-vous ce brasier, ces tenailles ? le peintre n'a point flatté le sultan : tous ses traits respirent

une vengeance cruelle et une joie barbare ! lisez, lisez.

FRÉDÉRIC.

Pendant que leurs parens et amis les attendaient avec impatience, le cruel Coradin les dévouait à une mort affreuse : déjà l'ange du seigneur leur montre du haut des cieux, la palme du martyre, et ils meurent avec constance. Voyageur, donne une larme à leur père désolé, et ne quitte point ces lieux sans y avoir fait une prière pieuse pour le salut de leurs âmes.

HENRI.

Pauvre, infortuné vieillard, que de larmes cette cruelle nouvelle lui aura déjà causées !

FRÉDÉRIC.

Rendons grâces au ciel de nous être arrêtés ici : la joie que lui eût causé notre

retour imprévu, aurait pu lui devenir funeste.

ESCHENBACH.

Il faut l'y préparer, mon cheval est le plus frais de la bande, permettez que je me charge de ce doux soin; je vous réponds que vous serez contens de moi.

FRÉDÉRIC.

Je ne te l'abandonne qu'à regret; mais puisque je ne puis jouir moi-même de cette félicité suprême, marche à la garde de dieu, mon ami, nous te suivrons de loin.

CLAIRE.

Oui, mais rendons d'abord grâces ici à l'éternel, qui nous a sauvés et ramenés dans notre patrie...

FRÉDÉRIC.

Et qui nous ménage le plaisir dont nos cœurs vont être pénétrés.

Frédéric prit alors la mains de Claire et la conduisit à l'autel placé au fond de la chapelle : tous l'y suivirent, s'agenouillèrent avec lui et remercièrent le ciel pour la puissante protection qu'il leur avait accordée. Au milieu de cette touchante dévotion, un bruit de chevaux qu'ils entendirent derrière eux, leur fit tourner la tête, et ils aperçurent un vénérable vieillard qui s'avançait lentement, les mains jointes et dans l'attitude d'un suppliant ; sa tête baissée, sa parure négligée, tout en lui annonçait le deuil et la douleur : il allait se mettre à genoux près de nos voyageurs, quand les apercevant tout-à-coup, il s'arrêta en tremblant de tous ses membres : c'est lui, s'écria Frédéric ; dieu ! c'est votre père, dirent tous les autres en frémissant. (*a*) Les yeux de toute l'assemblée

(*a*) Je ne sais si je me trompe, mais je ne

étaient fixés sur lui, mais personne n'osait sortir de son immobilité, ni annoncer au bon vieillard, que ses enfans vivaient, qu'il pouvait tomber dans leurs bras.

FROBOURG (*d'un ton auguste et solennel.*)

Sont-ce des phantômes que je vois? parlez, qui peut troubler votre repos? que puis-je faire pour vous le rendre? vos ossemens sont-ils restés sans sépulture dans les champs de la Palestine? je m'y traînerai, je les rassemblerai, je.....

FRÉDÉRIC (*sanglottant*).

Cessez, mon père, cessez, nous vivons, nous sommes de retour!

---

connais rien de plus intéressant, ni de plus vraiment dramatique que cette scène et celles de la chapelle qui l'ont amenée.

Note du traducteur.

HENRI.

Jouissez, mais jouissez avec modération de la joie qui vous attend... nous vivons! nous vivons!

LE VIEUX COMTE.

Non! non! ce tableau là bas... ces tourmens affreux... cette mort si cruelle.....

FRÉDÉRIC.

Nous y avons échappé; le généreux Coradin nous a accordé la vie et la liberté.

FROBOURG.

La vie et la liberté? dieu tout puissant! la vie, la liberté?... qui me soutiendra? je tombe!.. si j'étais près de mes enfans, me laisseraient-ils mourir?

Le vieillard tomba dans leurs bras. Frédéric!... et toi, Henri!... voilà tout ce qu'il put prononcer.

FRÉDÉRIC ET HENRI.

Vous les voyez... leurs mains pressent les vôtres.

FROBOURG (*les serrant dans ses bras.*)

Oui, je le sens... mes chers enfans.... et c'est ici que je les retrouve, près de ce monument de ma douleur! grand Dieu! j'adore les effets de ton infinie bonté!... mais qui sont celles qui pressent et qui réchauffent mes pieds tremblans?

FRÉDÉRIC.

C'est Claire, c'est Agnès, ce sont nos épouses.

FROBOURG.

Elles aussi vivent?... n'abandonnerez-vous plus votre infortuné père?

FRÉDÉRIC.

Elles ne vous quitteront plus... nous ne vivrons que pour votre bonheur.

FROBOURG.

Mes yeux ne me trompent point, c'est Eschenbach que je vois, l'homme qui a exposé sa vie pour sauver la vôtre... viens, mon enfant, viens aussi sur mon cœur... je te dois tout ce qu'il a de plus cher... mais quelle est cette noble damoiselle qui s'appuyait avec tant de confiance sur son épaule, et qui se croit si seule maintenant?

FRÉDÉRIC.

C'est Aldegonde, comtesse de Zélano.....

FROBOURG.

Ma fille... Ah! que de richesses à la fois!... j'ai beaucoup, beaucoup d'enfans.....

HEN

Oui, regardez autour de vous! eux aussi en auront la tendresse et le respect.

FROBOURG.

Mes amis, ne nous séparons plus; réunis dans le malheur, soyons-le aussi dans le bonheur; ne formons plus qu'une seule et même famille... Je mourrais, je vous l'annonce, je succomberais à la douleur que me causerait une nouvelle séparation..... mais quel ange, quel dieu vous a ramenez jusqu'ici?... vous me le direz, vous me raconterez tout, je veux tout savoir, entendez-vous bien?... ces peintures, je les ferai effacer, c'est l'histoire de ma joie, de mon triomphe qui ornera désormais ces murs... et ton bon père aussi, ma chère Agnès, mon bon et fidèle ami y figurera avec les transports auxquels il va se livrer...

AGNÈS.

Grâces soient rendues au ciel, de ce que vous me permettez enfin de respi-

rer, de jouir à mon tour, en prononçant un nom que je n'osais exprimer, parce que je le croyais effacé du livre des vivans. Il vit! je puis donc partager votre joie!... mais ma mère! vous vous taisez....

FROBOURG.

Plus d'une fois nous avons envié son sort et fait des vœux pour être réunis à elle ainsi qu'à vous dont nous pleurions la perte....

AGNÈS.

Elle est donc morte?

HENRI.

Cette bonne, cette excellente mère?

FROBOURG.

Elle n'a revu aucun de ses enfans: nous l'avons perdue avant le retour de Louis et d'Euphrosine.... mais elle est morte en vous bénissant tous: craignons au reste d'offenser par nos murmures le

ciel, au moment même qu'il vient de nous accorder le plus signalé des bienfaits; rendons lui grâces dans ce temple où il vient de nous réunir après tant de traverses, et allons ensuite faire partager aux habitans du château et à tous nos vassaux la joie qui nous anime.

Après une fervente prière, toute la troupe conduite par le vénérable vieillard se rendit à Frobourg où son arrivée répandit une satisfaction qui depuis long-tems s'en trouvait bannie. Ils y étaient à peine installés, qu'on vint annoncer un message du château du Lion; c'était un chevalier du premier grade, qui venait de la part du chef, pour inviter son vieil ami à se rendre sans délai à Farnsbourg, parce que l'illustre Sicilien venait d'y arriver et avait annoncé, que non-seulement les fils de Frobourg étaient encore en vie, mais qu'ils ne tarderaient point à être ren-

dus aux empressemens de leur père. J'apprends, ajouta le chevalier, que notre hôte ne nous a point trompés : je lui ai une obligation particulière ; puisqu'il m'a ménagé le plaisir de voir le premier des héros dont les actions brillantes n'ont cessé d'être un sujet d'admiration pour moi, et de gloire pour toute notre union.

FRÉDÉRIC.

A-t-elle réparé les pertes que l'épée du sarrazin lui a causées ?

LE CHEVALIER.

Son deuil sur ces pertes sera éternel ; mais déjà plus de mille bras étaient levés pour vous venger, si l'affreuse nouvelle de votre mort s'était vérifiée.

FRÉDÉRIC.

Je te rends grâces de celles que tu nous apportes : j'avais craint que nos désastres dans la Palestine n'eussent détourné tous

les braves de s'associer à notre ordre. (*A son père.*) Mais quel est cet illustre sicilien inconnu dont l'arrivée vous est annoncée avec tant d'empressement et de mystère?

FROBOURG.

Ce ne peut être que le jeune Frédéric, roi de Sicile. Le service que tu lui as rendu, lui a inspiré une vive reconnaissance pour l'union; et pendant une expédition de vos chevaliers dont tu apprendras les motifs, il nous montra un vif desir de venir en Allemagne pour se faire agréger à l'ordre: je présume qu'il vient pour remplir la promesse qu'il nous fit alors.

FRÉDÉRIC.

Et pourquoi ne se montre-t-il point ouvertement?

FROBOURG.

Parce que le soin de sa sûreté le lui

défend. O mon fils! nous avons de grandes et fâcheuses nouvelles à t'apprendre. L'empereur Philippe n'est plus, Otton de Wittelsbach a porté le main sur l'oint du seigneur, et beaucoup de princes ont reconnu le Saxon pour son successeur. Plusieurs cependant et ceux de Suabe sur-tout n'ont point oublié les droits du jeune Frédéric, que déjà du vivant de son père, on avait élu roi des Romains : mais la puissance de ce prince n'est point encore assez imposante pour pouvoir soutenir avec une armée, ses adhérens de l'Allemagne; il vient sans doute sonder leurs véritables dispositions, éprouver leur fidélité et vous demander peut-être l'appui de votre union.

FRÉDÉRIC.

Il l'obtiendra, si mon avis prévaut. Issu de l'auguste maison de Suabe, nous lui devons notre intérêt, quand même

ses droits ne seraient point sacrés d'ailleurs. Philippe n'était que son représentant, son tuteur : quel motif aurait-on d'accorder la préférence à un étranger ? voulez-vous qu'une éternelle anarchie déchire notre malheureuse patrie? si tout le monde a des prétentions au commandement, qui obéira ? il est tems qu'une seule main ferme et exercée réunisse les corps épars de l'état et les dirige vers le but.

FROBOURG.

Je pense comme vous, mon cœur rend hommage depuis long-tems au petit fils de l'immortel Frédéric dont le bras courageux et ferme avait répandu la gloire et la paix sur nos contrées; au reste, nous partons demain pour le château du Lion, et je me plais à croire que Farnsbourg adoptera tes idées et qu'il sera disposé à les soutenir.

Le départ eut lieu, et vers le milieu du troisième jour on atteignit Farnsbourg. Ils avaient rencontré en route plusieurs des chevaliers que le chef de l'union avait mandés de toutes parts, et ceux-ci les ayant reconnus pressaient leur marche vers le château pour être les premiers à annoncer cette heuseuse nouvelle. Le roi de Sicile y était effectivement arrivé ; mais connu des seuls chevaliers qui l'avaient vu en Italie, il passait aux yeux des autres pour un noble sicilien, que des affaires relatives à l'union appelaient en Allemagne. Pour y arriver, il avait été obligé de prendre un grand détour, parce qu'Otton de Saxe, son rival, qui s'était fait couronner à Rome, lui avait enlevé non seulement la Pouille, mais avait fait occuper aussi par ses troupes tous les passages qui conduisaient directement dans l'empire. Un guide adroit et intel-

ligent avait réussi cependant à faire passer heureusement le jeune monarque du Tyrol à Chur, et de-là par Constance au château du Lion. Le pape Innocent, d'abord si opposé à ses intérêts après la mort de Henri son père, penchait maintenant en sa faveur, et venait même d'excommunier le Saxon, parce que celui-ci avait osé enlever quelques villes au St.-Siége. Ce changement de dispositions de la part de la cour de Rome eut une influence si marquée sur plusieurs princes de l'empire, que Sigefroy, électeur de Mayence, fit offrir en leur nom la couronne au prince Frédéric. Mais celui-ci qui avait besoin de son armée pour défendre ses possessions ultramontaines contre Otton, déjà maître de Naples, s'était borné à passer en Allemagne avec quelques affidés, pour y concerter les mesures les plus propres au soutien de ses droits. Ses premiers regards s'é-

taient portés sur l'ordre du Lion dont il connaissait la puissance, et tout y fut disposé pour célébrer sa réception d'une manière solennelle.

Quelques chevaliers du Temple lui avaient déjà annoncé avant son départ de Messine, l'heureuse délivrance de Frédéric et de ses compagnons, ainsi que toutes les faveurs dont Coradin les avait comblés. Il en fit part au vieux Farnsbourg dès son arrivée, et celui-ci n'eut bientôt plus lieu d'en douter, quand plusieurs chevaliers du Lion, couverts de sueur et de poussière, vinrent tour-à-tour l'informer que les objets de ses plus chères affections les suivaient de près, et allaient arriver. Tout se mit en mouvement dans le château; le roi lui-même, emporté par sa reconnaissance et son estime pour Frédéric et Louis, donna la main à Adélaïde qui portait dans ses bras le fils qu'elle avait donné

à son époux depuis son retour; et le chef de l'union, dont les forces ne répondaient plus à son impatience, se vit tout-à-coup enlever par les plus fidèles de ses varlets qui le portèrent en triomphe au milieu du groupe de ses enfans, de ses amis qui furent bientôt à ses genoux et dans ses bras. Le château de Frobourg nous ayant déjà fourni une scène pareille à celle-ci, nous la laisserons deviner à nos lecteurs, en leur observant seulement que cette réunion générale de tant de personnes que la providence avait enfin rassemblés après cette longue carrière de souffrances et de peines, ne pouvait manquer de rendre plus sensible ce que ce spectacle avait de touchant et d'attendrissant. L'enthousiasme qu'elle inspira devint si général et si entraînant, que le roi lui-même oubliant son secret, s'écria, en se jetant dans les bras de Frédéric;

Voilà l'homme à qui je dois la liberté et la couronne de Sicile, à qui je devrai celle de l'Allemagne, s'il m'accorde le secours de son bras! »

FRÉDÉRIC.

Oui, chevaliers, ce jeune et courageux prince vous estime assez pour vous confier la défense de ses droits! c'est notre légitime monarque, qu'il vive! qu'il vive à jamais!

TOUS LES CHEVALIERS.

Qu'il vive! que le bouclier du lion le couvre! que son épée le défende!

FARNSBOURG.

Entendez-vous ce cri, seigneur? l'entendez-vous? croyez qu'ils tiendront parole.

LE ROI.

Serais-je ici, si j'en doutais? mais sachez à votre tour, que Frédéric roi de

Sicile sait récompenser les services qu'on lui rend.

FRÉDÉRIC.

Il est en droit de les exiger, et le plaisir de les lui rendre sera toujours la première des récompenses pour les chevaliers du Lion.

On se rendit ensuite au château, où par ordre du chef, deux jours entiers furent consacrés à célébrer par des réjouissances la solennité de cet évènement mémorable; le roi prit part à tout et anima tout par sa présence et par sa cordialité. Eschenbach attentif à tous ses mouvemens, saisit l'instant qui lui parut le plus favorable, et s'approchant de ce prince avec Aldegonde, il lui dit: « Vous avez traité avec bonté tous les habitans de ce château : cette dame seule, noble seigneur, n'a pas eue le bonheur d'obtenir un de vos regards;

ses larmes vous font assez connaître ses craintes ; elle croit que votre colère qui a frappé un père trop coupable, s'étend aussi sur sa fille innocente.

LE ROI.

Aldegonde ? la fille du comte de Zélano ?

ESCHENBACH.

Elle-même : votre justice l'a bannie autrefois avec son père, de la Sicile et de votre présence ; toujours pénétrée des devoirs d'une sujette fidèle, elle se fût bien gardée de paraître ici, si elle avait pu imaginer que son roi fût dans le château de Farnsbourg.

LE ROI (*en lui donnant un baiser sur le front.*)

Je n'ai rien à vous pardonner, car vous n'avez rien à vous reprocher ; votre rare piété filiale a enlevé à mon pays un trésor que je n'ai cessé d'ad-

mirer et de regretter. Ces sentimens sont devenus bien plus vifs encore, quand j'ai appris que pour rester fidelle à vos principes, vous aviez refusé la main du premier souverain de l'Asie, et bravé toutes les horreurs de l'esclavage : qui oserait ne point honorer tant de grandeur d'âme et de vertus?

ALDEGONDE.

Cette conduite me serait devenue plus facile encore, si j'avais pu espérer un éloge si flatteur...

LE ROI.

Vous me deviez cette justice... mais quels sont vos projets ici? avez-vous des nouvelles de votre père?... ne craignez rien de cette question... Je veux vous prouver que la générosité qui vous distingue, n'est point un sentiment étranger à mon cœur... j'ai revu il y a

quelques lunes, le comte Zélano en Sicile...

ALDEGONDE.

Mon père? il vit encore? ou votre justice peut-être... mais non, vous avez oublié, vous lui avez pardonné...

LE ROI.

Oui, il n'a pas craint, à la vérité, de commettre de nouveaux crimes dans mes états, il voulait...

ALDEGONDE.

Vous avez oublié, dites-vous...

LE ROI.

Je mériterais ce reproche, si en vous faisant ce récit, j'avais eu une autre intention que celle de vous offrir des motifs de consolation. Votre père a choisi volontairement un asile dans un monastère de mon royaume : éloigné à jamais du monde, il veut expier par une vie

pénitente les fautes dont il s'est rendu coupable.

ALDEGONDE.

Ah, s'il est ainsi, je conserve au moins l'espoir de le revoir dans une meilleure patrie!

LE ROI.

Quoi, vous renonceriez ainsi à la Sicile? vous voudriez me priver du plaisir de montrer à tous mes sujets combien je vous estime et vous honore?

ALDEGONDE.

Mes nouveaux amis, ceux avec qui j'ai partagée tous mes chagrins, ont exigé de moi le serment de ne jamais les quitter! je l'ai prêté.

LE ROI (*montrant Eschenbach.*)

Vous n'oubliez pas sans doute de mettre ce chevalier au nombre de vos amis?

ALDEGONDE.

C'est un de ceux à qui je dois le plus de reconnaissance.

LE ROI.

Rien que de la reconnaissance? Aldegonde pour la première fois manquerait-elle de sincérité?

ALDEGONDE.

Elle aurait grand tort, avec son roi sur-tout; oui, seigneur, j'aime Eschenbach, je lui ai promis mon cœur et ma main.

LE ROI (*à Eschenbach.*)

Vous êtes né sous une heureuse étoile, chevalier, plus heureuse peut-être que ne l'est celle de tous ces preux qui nous entourent. Vous enlevez à mon royaume son plus bel ornement, une fille qui a offert sa vie pour son

père, qui l'a exposée pour sauver ses amis... avec quelle tendresse n'aimera-t-elle point l'homme attaché à son sort par le plus doux des liens?... Avez-vous des fiefs, des domaines en Allemagne?

ESCHENBACH.

J'ai à peu de distance d'ici un petit château avec ses dépendances, mais libre et franc de toute redevance.

LE ROI (*à Aldegonde.*)

N'êtes-vous pas la fille unique de Zélano?

ALDEGONDE (*avec un soupir.*)

Je suis son seul enfant.

LE ROI.

S'il en est ainsi, vous êtes sa seule héritière; la justice m'a adjugé ses biens; mais je ne les posséderai point aux dé-

pends de l'innocence : à dater de ce jour, vous en serez la maîtresse; je veux qu'Eschenbach devienne l'objet de toutes les passions de l'envie.

ALDEGONDE.

Généreux, magnanime seigneur, mon second, mon véritable père...

LE ROI.

Oui, vous me faites souvenir que la plus douce fonction de ce titre me reste encore à remplir. (*Il place la main d'Aldegonde dans celle d'Eschenbach.*) Que votre amour dure autant que mon amitié, et il sera éternel! (*Il les conduit tout deux vers le siége des deux vieillards.*) Vous le voyez, je suis devenu père, et je viens d'accorder le plus chère de mes enfans à ce brave chevalier; soyez les témoins de la donation que je viens de lui faire de tous les biens

du comte de Zélano à qui elle doit le jour.

Ces dernières paroles du roi fixèrent l'attention de toute l'assemblée : on s'approcha à l'envi de l'heureux couple pour le féliciter sur les faveurs qu'il venait d'obtenir et sur le bonheur qui l'attendait; tous se disputèrent à qui donnerait à Aldegonde les témoignages les plus vifs de sensibilité et d'intérêt : elle fut obligée de convenir que jamais même dans sa véritable patrie, sa reconnaissance n'avait été mise à une si douce épreuve.

Le comte de Farnsbourg exigea ensuite de Frédéric un récit circonstancié et fidèle de tous les événemens qui avaient eu lieu pendant l'expédition dans la Terre-Sainte : on se figurera facilement l'attention qu'on prêta à ce récit; mais rien ne la fixa davantage que l'épisode du comte Diepold; dès que ce

nom fut prononcé, Farnsbourg se souvint sur le champ, que cet homme aussi lâche qu'il était perfide, s'était présenté autrefois pour être admis dans l'ordre du Lion, mais que n'ayant pu en soutenir les épreuves, il avait passé dans la Palestine sous la bannière de Ramberg : il était donc probable que le dépit autant que son immoralité naturelle, l'avait engagé depuis à figurer dans la scène scandaleuse qui avait jeté tant d'allarmes dans le château de Farnsbourg. Le chef annonça ensuite, que dans quatre jours, on procéderait à la cérémonie de la réception du roi de Sicile, et que les chevaliers revenus avec Frédéric et Louis avaient été jugés dignes d'obtenir le quatrième grade : quant à Eschenbach qui avait sauvé la bannière de l'ordre et exposé sa vie pour le salut de ses camarades, il fut reçu au nombre des oints ; et après que son casque eut été

orné de la crinière du lion, il fut proclamé chef de troupe, avec l'applaudissement de tous les assistans.

Ces devoirs remplis, Farnsbourg tint une conférence secrète avec les chevaliers du quatrième grade, pour délibérer sur les épreuves auxquelles on soumettrait le jeune roi de Sicile. « J'avoue, leur dit-il, que le courage et la résolution servent d'ornemens au trône, mais quoique guerrier par état, je sais que la bravoure personnelle n'est point la première vertu d'un roi; elle ne devient même que trop souvent le malheur de ses peuples. Les vues du roi nous sont connues, nous savons qu'il va faire valoir ses droits sur la couronne impériale, et qu'en qualité de membre de notre union, il aura celui d'exiger notre assistance. Avant de nous engager, il nous importe donc de rechercher soigneusement s'il possède les vertus sur-tout qui rendent

un souverain digne d'amour et d'estime: s'il aura assez de constance pour braver jusqu'à la fin les obstacles nombreux qui s'opposeront au succès de ses prétentions: s'il ne place sa grandeur que dans le bonheur de son peuple et dans l'exercice d'une impartiale justice: aime-t-il la paix: ne prendra-t-il les armes que pour la légitime défense de ses états: préférera-t-il sur-tout la mort à une paix honteuse: voilà, mes amis, voilà quel doit être le but de nos épreuves; n'oublions pas que ce jour sera compté parmi nos premiers titres à la gloire ou à la honte, et qu'il décidera de la place que nous devons occuper dans les fastes de l'histoire.»

Pendant que le chef prenait avec ses affidés toutes les mesures propres à assurer le succès de cette entreprise si importante pour son ordre, le jeune roi de Sicile commençait, malgré la fran-

chise naturelle de son caractère, à concevoir quelques soupçons sur la droiture et la sincérité des chevaliers du lion: leurs conférences secrètes, les réponses embarrassées et dilatoires qu'ils faisaient à ses instances, leur air mystérieux en sa présence, tout servit à augmenter sa méfiance. Il vit, mais trop tard, qu'il s'était entièrement livré à leur discrétion, et qu'il dépendait d'eux de le livrer à son rival, si celui-ci parvenait malheureusement à les gagner comme tant d'autres, par ses promesses ou par l'ascendant du parti encore assez puissant qui soutenoit les intérêts d'Otton en Allemagne. Plein de ces sombres idées, inquiet, rêveur, il se promenait un soir dans l'avant-cour du château, quand il aperçut tout-à-coup un varlet étranger qui se glissait avec précaution par la poterne et dont tous les mouvemens annonçaient de l'incertitude et de l'embarras. Il

s'écarta de son passage afin de pouvoir mieux l'observer, mais le varlet l'avait remarqué, et s'approcha de lui.

LE VARLET.

Vous êtes chevalier du lion ?

LE ROI.

Oui.

LE VARLET.

Vous pouvez me dire par conséquent si le roi Frédéric de Sicile se trouve encore dans ce château ?

LE ROI.

Il y est.

LE VARLET.

Je vous remercie de cette bonne nouvelle; elle fera bien du plaisir à mon seigneur.

LE ROI.

Vous le nommez ?

LE VARLET.

Si vous êtes initié dans les mystères de l'ordre, vous ne pouvez pas l'ignorer.

LE ROI.

Vous êtes envoyé par Otton ?

LE VARLET.

Juste ! je vois que vous êtes instruit.

LE ROI.

Je le suis de tout.

LE VARLET.

Je vais donc vous parler sans détour. L'empereur Otton, mon maître, m'envoie vers votre capitaine pour lui remettre une dépêche importante : la porte secrète par laquelle les messagers de ce prince ont coutume de passer pour entrer dans ce château, m'est connue depuis long-tems ; mais je crains de

m'aventurer au milieu de ce grand nombre d'étrangers qui, dans ce moment, entourent le comte de Farnsbourg. Vous l'obligerez sûrement beaucoup, si vous l'avertissez qu'un messager d'Otton l'attend ici avec impatience.

LE ROI.

Je te rendrais bien volontiers ce service, mon ami, et d'autant plus que je suis entièrement dévoué à ton maître, mais Farnsbourg est engagé dans une partie d'échecs avec le roi de Sicile, et celui-ci pourrait peut-être concevoir quelques soupçons, si, sans donner de raisons suffisantes, on venait ainsi interrompre leur jeu qui est ordinairement très-animé.

LE VARLET.

Vous avez raison.... mais cependant la chose est sérieuse, et le tems presse.

LE ROI.

Tu connais donc le contenu de la dépêche?

LE VARLET.

Si en vous faisant la même question, vous y répondez pertinemment, je ne ferai aucune difficulté de vous confier la lettre, et vous saisiriez alors une occasion favorable pour la remettre au comte; quant à moi, j'attendrai la réponse dans les environs de cette poterne.

LE ROI.

Cette affaire concerne le roi Frédéric de Sicile?

LE VARLET.

Oui; mais quelle est cette affaire?

LE ROI.

Elle roule sur la manière de s'assurer de sa personne.

LE VARLET.

Vous êtes bien informé.... Voici la lettre ; mais ayez soin qu'elle soit remise le plutôt possible : la chose importe infiniment à mon maître, car s'il peut parvenir à convaincre les nobles siciliens qu'ils n'ont plus rien à craindre de la vengeance d'un roi prisonnier, ils s'empresseront, je pense, de rendre hommage à Otton.

LE ROI (*se contenant.*)

A merveilles ! l'empereur au moins sera reconnaissant envers ses bienfaiteurs ?

LE VARLET.

N'en doutez point. Je crois d'ailleurs que ce même écrit stipule expressément la récompense que vous avez à attendre.

Fort bien ! Attends ici, et sois sûr que tu auras ta réponse avant la nuit.

Le roi se hâta alors de gagner le jardin, en maudissant l'imprudence qu'il avoit eue de s'engager si avant sans défense et sans s'être préparé d'issue : il versait des larmes amères en songeant à la manière noble et courageuse avec laquelle les chevaliers du lion en avaient agi à son égard en Sicile, et à la perfidie qui allait détruire maintenant tout le mérite de cette action. Il s'était bien aperçu d'un changement dans leur conduite à son égard, opéré sans doute par l'influence de son rival ; mais son cœur eût frémi auparavant à la seule idée d'une action si noire, d'une violation si manifeste de l'hospitalité et du droit des gens. C'est au milieu de ces réflexions cruelles, qu'il atteignit le bos-

quet le plus sombre et le plus écarté du jardin, et malgré sa répugnance naturelle, il ne balança point à ouvrir la lettre pour apprendre dans toute son étendue l'odieuse vérité du projet dont il devait être la victime. Il tressaillit, il trembla en lisant ce qui suit ; « Cher et féal ! l'archevêque de Mayence, votre fidèle allié, m'a donné l'agréable nouvelle que le jeune Frédéric de Sicile, séduit par ses promesses, était arrivé en Allemagne, et que vous le gardiez à vue dans le château de Farnsbourg. Tout à parfaitement réussi, et j'espère dans peu être maître de la Sicile ; mais il faut consommer une œuvre si bien commencée, et ne plus garder de ménagemens avec un jeune audacieux dont un hasard peut-être pourrait encore faciliter la fuite : qu'une prison perpétuelle devienne son partage, s'il ne signe pas l'acte solennel de sa rénonciation à

la couronne impériale. Annoncez-lui, cependant, qu'à ce prix je lui accorderai un traitement annuel riche et honorable. Je vous avoue, cependant, qu'en cas de refus de sa part, une mort prompte serait le parti qu'il vous conviendrait le mieux de prendre: on trancherait par-là, d'un seul coup, toute la difficulté. Vous savez ce que je vous ai promis, et je tiendrai parole; le duché de Suabe pour votre fils, et des fiefs d'empire pour vos principaux chevaliers, seront une des récompenses sur lesquelles vous pouvez compter. »

Le roi était à peine revenu de son extrême surprise, qu'un grand bruit d'armes se fit entendre derrière lui. Il se voyoit desarmé et en butte par conséquent à toutes les attaques que la trahison voudrait lui livrer: pour les éviter, il se plaça le mieux qu'il put sous une charmille couverte par un gros chêne,

et il ne tarda pas à voir passer plusieurs chevaliers du lion armés, et qui avaient l'air de faire d'exactes recherches autour d'eux.

L'UN DES CHEVALIERS.

Vous vous êtes trompé, je n'aperçois rien.

UN AUTRE.

Je vous jure que je l'ai vu traverser ce jardin.

LE PREMIER.

Sans doute pour lire tranquillement la lettre en question. Il faut avouer aussi qu'il est inconcevable comment Otton a pu confier un écrit de cette importance au plus stupide de ses varlets.

UN AUTRE.

Mais êtes-vous bien sûr que c'est lui ?

LE PREMIER.

Si j'en suis sûr? le messager ne l'a-t-il pas parfaitement signalé? qui d'entre nous porte un pourpoint brodé?

LE SECOND.

Il faut être bien obstiné! ne vous ai-je point dit que je l'avais vu la lettre à la main?

LE PREMIER.

S'il avait eu le bonheur d'échapper?

UN AUTRE.

Au diable soit la réflexion! je ne renonce pas si légèrement à la belle récompense qui nous est promise; recommençons nos recherches.... approchons uu peu de ce gros chêne qui couvre la charmille.

En disant ces mots, le chef de la bande sépara la charmille et découvrit

l'infortuné Frédéric. « Noble seigneur, lui dit-il, pourquoi vous dérobez-vous ainsi à tous les regards ? »

LE ROI.

Ce n'est point ma coutume, mais des criminels ont le pouvoir en main : quand la trahison succède à l'amitié, quand on viole, en un mot, toutes les lois de l'honneur et de l'hospitalité, il est permis alors à l'homme de bien de s'écarter de la route du vice, et de chercher un asile au milieu même des rochers et des bois.

LE CHEF DES CHEVALIERS.

J'ignore, seigneur, ce que vous entendez par ce langage ; mais je suis envoyé par mon capitaine, pour vous demander pourquoi vous abusez des droits que son amitié vous a donnés ici, au point d'enlever par ruse les dépêches

qu'on a remises pour lui à ses messagers.

LE ROI.

Vous dites qu'il me fait faire cette question ? à moi ?

LE CHEF.

A vous-même, et j'attends votre réponse.

LE ROI.

Eh bien, dites-lui que sa conduite, tantôt froide, tantôt mystérieuse à mon égard, m'avait fait suspecter depuis longtems la pureté de ses intentions, et que le soin seul de ma conservation m'a engagé à une démarche dont le résultat n'a jeté que trop de lumières sur sa perfidie.

LE CHEF.

Je rendrai exactement compte de ce que vous venez de me dire, en vous laissant juger cependant si la fierté que

vous montrez sera bien propre à appaiser la colère du capitaine. Il m'a chargé, au reste, de vous demander la lettre qui est parvenue entre vos mains d'une manière si inconvenante, et que vous avez ouverte, peut-être.

LE ROI.

Prenez-la, et rougissez avec lui, si vous le pouvez, d'une scélératesse si indigne.

LE CHEF.

Vous l'avez donc ouverte? J'en conviens, j'en suis fâché pour vous, votre sort est décidé.

LE ROI (*avec mépris*).

Voyez comme je tremble! Malheureux que vous êtes! n'aviez-vous pas déjà prononcé cette sentence dont vous osez me parler?.... Quant à vous, je vous pardonne..... Faibles instrumens d'un coupable vieillard que séduit une

récompense dont l'âge ne lui permettra pas même de recueillir les fruits ; vous croyez, en lui obéissant, remplir les devoirs d'un ordre que la postérité ne nommera qu'avec horreur. Me voici, disposez de moi ; mais souvenez-vous que la vengeance du ciel n'a jamais manqué d'atteindre celui qui osa porter sa main sur l'oint du Seigneur !

LE CHEF.

Il est possible, Seigneur, que vous disiez la vérité, mais les sermens par lesquels je me suis engagé, ne me permettent point de raisonner les ordres qu'on m'a donnés. Je ne puis soulever le voile qui couvre probablement les justes raisons que notre capitaine a eues d'en user ainsi à votre égard. Pourquoi voulez-vous que, pour la première fois de sa vie, il se montre injuste envers un prince que, jusqu'à présent, il n'avait jamais nommé qu'avec respect ?

LE ROI.

Pauvres abusés que vous êtes, servez-vous plutôt de votre épée pour le mettre en pièces, ce voile qui masque un despote dont l'âme cruelle et sanguinaire s'apprête à égorger l'innocence qui avait cherché un asile dans son sein.

LE CHEF.

Je vous ai fait connaître mes intentions : rien ne me les fera changer. C'est avec regret d'ailleurs, que je vous annonce que mes ordres portent de vous arrêter en cas que vous eussiez ouvert la lettre en question.

LE ROI (*se plaçant au milieu de la troupe.*)

Je vous suivrai, car je suis désarmé; mais si vous n'avez pas oublié entièrement les lois de l'honneur et les régles de la prudence, sauvez un prince malheureux qui avait confié à votre loyauté

les intérêts les plus sacrés, et qui saura un jour vous récompenser d'une manière digne de vous et de lui, pour le service important que vous pouvez lui rendre.

LES CHEVALIERS.

L'ordre du lion a reçu nos sermens : la mort seule peut nous en dégager.

LE ROI.

Dieu ! quel aveugle dévouement ! quelle inviolable fidélité ! De quelle gloire vous pourriez vous couvrir, si vous employiez au bien, à la défense de l'innocence, une fermeté que je voudrais pouvoir admirer ! Je vous plains cependant plus que je ne vous hais. Marchons, remplissez vos tristes devoirs.

La troupe, l'épée haute et la visière baissée entoura alors le roi ; et lui faisant traverser toutes les cours, elle le conduisit dans une petite prison dont la porte fut fermée sur lui avec le plus

grand soin. Une lampe y répandait une triste et faible lueur, et ajoutait encore à l'horreur de sa situation. Une heure s'était à peine écoulée, que le roi vit entrer six chevaliers dont la visière était baissée. Leur chef tenait un papier à la main, et les autres, après avoir placé une table garnie de ce qu'il fallait pour écrire, mirent l'épée à la main et l'entourèrent.

LE CHEF.

Prisonnier, je te salue au nom de notre capitaine.

LE ROI.

N'oubliez point le respect due à ma dignité !

LE CHEF.

Elle n'existe plus.

LE ROI.

Je vis encore cependant !

LE CHEF.

Tes prétentions ne me regardent

point : je viens t'apporter un message ; et j'exige que tu m'écoutes avec attention.

LE ROI.

Tu exiges ?..... Voilà donc où j'en suis réduit !... Mais parle, qu'as-tu à me dire ?

LE CHEF.

As-tu lu l'écrit qu'une manœuvre coupable à fait tomber entre tes mains ?

LE ROI.

J'exige à mon tour, et c'est du respect ! Je ne répondrai point, tant que tu continueras de t'en écarter.... Je veux savoir d'ailleurs à qui je parle : on ne s'approche point d'un roi, la visière baissée.

LE CHEF.

Pour que votre opiniâtreté n'augmente pas encore la fureur du lion justement irrité, je veux bien vous satisfaire. (*Il hausse sa visière.*) Etes-vous content ?

LE ROI.

Je vais répondre. J'ai lu avec attention l'écrit perfide qui m'a fait connaître les sinistres projets de mon rival, votre odieuse connivance, la honte éternelle dont vous allez couvrir votre ordre.

LE CHEF.

Vous connaissez par conséquent aussi les conditions auxquelles vous pouvez obtenir votre liberté et d'autres avantages qu'il ne tiendra qu'à vous d'augmenter par votre docilité ?.... Ce souris méprisant est-il toute votre réponse ?

LE ROI.

Oui.

LE CHEF.

Songez que ce refus obstiné ne vous rendra pas une couronne déjà irrévocablement perdue, il ne fera qu'aggraver le malheur de votre position.

LE ROI.

Elle serait bien plus affreuse, si j'y

ajoutais la honte d'avoir accepté des conditions humiliantes.

LE CHEF.

J'ai pitié de votre jeunesse.... Signez cet écrit, je vous en conjure... les choses en sont au point que nous ne pouvons plus reculer.... la sûreté même de notre ordre est intéressée au choix d'un parti extrême, violent.... vos adhérens d'Italie, ceux d'Allemagne nous rendraient votre garde trop pénible:.... Il faut vous le dire... la mort....

LE ROI.

Vous frapperiez un roi !

LE CHEF.

Pour la dernière fois. . . .

LE ROI.

Donnez-moi l'écrit.

LE CHEF.

Le voici !

LE ROI.

Et voici ma réponse ! allez la porter à votre capitaine !

Fréderic en disant ces mots, déchira l'écrit et jeta les morceaux aux pieds des chevaliers.

LE CHEF.

Vous venez de prononcer votre arrêt de mort, hâtez-vous de le révoquer!

LE ROI.

Hâtez-vous plutôt de consommer votre sanglante mission, et de me délivrer ainsi de votre odieuse présence !

LE CHEF.

Ne vous en prenez donc qu'à vous-même de tout ce qui va arriver.

Les satellites sortirent et revinrent bientôt après, conduisant au milieu d'eux un chevalier dont un crêpe funèbre couvrait l'armure ; il portait un vase à la main, et se plaça près du roi.

L'UN DES CHEVALIERS.

La patience de l'ordre est épuisée ; nous apportons la mort ; nous avons l'ordre de ne point désemparer, avant que cette coupe ne soit vidée.

LE ROI.

Dieu ! serait-il possible ? Ils étaient mes amis autrefois, et ils m'apportent du poison sous le toit hospitalier qu'ils m'ont offert !

LE CHEVALIER.

Ton obstination seule nous arrache cette funeste résolution..... Peut-être serait-il tems encore....

LE ROI.

De se déshonorer ?.... Criminelle union, qui ne laisse à ses hôtes aucun choix entre la mort et l'infamie !.... Dites, puis-je parler à Frédéric de Frobourg ?

LE CHEVALIER.

Non.

LE ROI.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Que vous sert-il d'apprendre que Fréderic et son frère furent les seuls qui s'opposèrent à l'arrêt prononcé par notre capitaine? Leur resistance n'a abouti qu'à les faire réléguer eux-mêmes dans une sombre prison.

LE ROI.

O Sentiment qui adoucit mes derniers instans! Que ne puis-je mourir dans les bras de ces deux tendres et généreux amis!.... Et quelle a été la conduite de Louis, du fils de votre capitaine?

LE CHEVALIER.

Nous l'avons déjà salué comme futur duc de Suabe. Il sent son bonheur et s'en félicite.

LE ROI.

Je l'avoue, j'avais une meilleure opinion de lui! Que dit Eschenbach, comblé de mes bienfaits ? les a-t-il oubliés ?

LE CHEVALIER.

Non, Il a tout le loisir d'y songer dans la prison, où il avait précédé les deux fils de Frobourg, qu'il a jugé à propos de seconder dans leur résistance inconsidérée aux ordres du chef.

LE ROI.

Ainsi du moins les hommes que j'aimais le plus, m'ont accordé leur généreux intérêt! C'est plus de consolation que les infortunés n'en trouvent ordinairement..... Et les dames, quelle a été leur conduite ?

LE CHEVALIER.

Nons ne sommes point dans l'usage de prendre conseil des femmes : les nôtres ignorent ce qui s'est passé... Mais le

tems presse, mon capitaine attend avec impatience le résultat de ma mission. Signerez-vous ?

LE ROI.

Non, vous dis-je. Avez-vous un prêtre dans ce repaire de bandits ? Puis-je espérer du moins qu'on m'accorde cette dernière consolation ?

LE CHEVALIER.

Oui, dés que vous aurez bu, nous vous enverrons un confesseur. Je vous préviens au reste, que le poison produit son effet, une heure après qu'il a été pris.

LE ROI.

J'ai été roi, je meurs roi. (*Il vide le vase.*) Préparez-vous à la terrible responsabilité qui vous attend.

LE CHEVALIER.

Adieu! je vais rendre compte au ca-

pitaine, de la fermeté que vous avez montrée. Je lui dirai, que de tous ceux qui sont morts dans cette prison, personne n'a fait voir plus d'héroïsme, que Frédéric roi de Sicile.

Les chevaliers se retirèrent ; et comme ils eurent soin de fermer les portes avec beaucoup d'exactitude, l'infortuné monarque soupçonna, non sans vraisemblance, qu'on pourrait bien aussi lui refuser le prêtre qu'il avait demandé. Il se jeta donc à genou, leva les mains au ciel, et lui adressa de ferventes prières; mais dans le même instant il senti le plancher manquer sous lui, et il descendit rapidement dans une vaste salle souterraine, dans laquelle un grand nombre de flambeaux répandaient une vive et éclatante lumière : il se trouva en même-tems dans les bras de Frédéric et d'Eschenbach. Plusieurs centaines de chevaliers du lion l'entourraient en rangs

serrés, et semblaient le regarder avec complaisance. A peine revenu de sa première surprise, une voix forte et solennelle frappe ses oreilles : Salut, salut, salut, salut à l'éprouvé! Salut sur lui et sur toute sa race! répondirent tous les chevaliers.

LA VOIX.

Salut au roi qui sait braver la mort pour soutenir sa couronne!

LES CHEVALIERS.

Salut au roi pénétré de sa dignité!

LA VOIX.

Il est digne de s'asseoir sur le trône chancelant de l'Allemagne, et de le raffermir par son courage!

LES CHEVALIERS.

Qu'il vive, qu'il règne long-tems!

LA VOIX.

Il est digne d'être reçu sous la bannière du lion!

LES CHEVALIERS.

Il l'est.

LA VOIX.

Il mérite que le lion consacre toute sa vigueur au soutien de ses droits.

LES CHEVALIERS.

Le lion les soutiendra.

LA VOIX.

Il a été éprouvé; qu'il éprouve à son tour! Laissez-lui le tems de ranimer ses esprits, et de déclarer librement s'il veut devenir membre de notre union; si, par des preuves de fermeté et de courage, il veut au milieu de nous, s'élever à la grandeur qui convient à sa dignité et à son rang?

Frédéric et Eschenbach présentèrent un siège au roi; les rangs des chevaliers s'ouvrirent, et il put examiner les riches ornemens qui décoraient la salle magni-

fique dans laquelle il se trouvait. Nos lecteurs les connaissent depuis long-tems: je dirai donc seulement, qu'on y avait ajouté les superbes tapis rapportés de la Palestine; ils couvraient les degrés du trône sur lequel le capitaine était assis. La variété et la nouveauté sur-tout des objets qui frappèrent le roi, étaient plus propres à augmenter sa surprise, qu'à dissiper ses premières alarmes : il ne savait encore s'il se retrouvait au milieu de ses anciens amis ou des satellites sanguinaires qu'il venait de quitter. Il n'osait interrompre le profond silence qui régnait autour de lui, quand le capitaine de l'union se leva et lui adressa ces paroles : « Noble seigneur, nous attendons votre décision; nous desirons savoir si vous êtes sérieusement intentionné à devenir membre de notre union. Je vous le répète, votre épreuve a été sévère; car ce n'est qu'à la vertu éprouvée que cette salle peut s'ou-

vrir; mais pour en avoir franchi le seuil, on n'en conserve pas moins le droit de la quitter: choisissez donc, et annoncez-nous votre résolution.

LE ROI.

Oui, j'en conviens, l'épreuve a été rude: il en coûte à mon âge de quitter la vie, mais je n'ai point acheté trop cher l'honneur de siéger parmi de tels héros. Me soupçonneriez-vous capable d'y renoncer? Pardonnez au reste, capitaine, pardonnez, frères du lion, l'injure que je vous ai faite en doutant de votre fidélité!

LE CAPITAINE.

Pardonnez à votre tour l'oubli momentané des égards respectueux que nous vous devons: la noble sensibilité même que vous nous avez témoigné à ce sujet, nous prouve que cette épreuve aussi était bien imaginée.

LE ROI.

Je vous l'avoue, si vous m'aviez trouvé faible, j'aurais fui à jamais ces contrée; j'aurais été enterrer ma honte dans le fond de la Sicile.

LE CAPITAINE.

Vous nous avez donné dans tous les tems, de favorables espérances, mais votre rare fermeté les a bien surpassées.

LE ROI.

Le plus cher de mes vœux est donc rempli; je puis prétendre à toutes les marques d'honneur qui décorent les plus nobles d'entre vous.

LE CAPITAINE.

Vous les mériterez sans doute.

LE ROI.

Quoi! ne venez-vous pas de m'assurer de toute votre estime?

LE CAPITAINE.

Oui; mais toute forte qu'a été l'épreuve que vous venez de subir, vous n'avez acquis que le droit d'entrer dans cette salle, et celui d'y faire valoir vos prétentions. Regardez ces quatres portes, il faut que votre courage les franchisse toutes, si vous voulez parvenir au complément de l'honneur que vous ambitionnez?

LE ROI.

J'ai été, je le vois, la dupe de mon amour-propre : je ne suis encore qu'au commencement de la carrière que je croyais avoir remplie. Mais, sonnez la charge quand vous le voudrez, je me sens assez de courage pour affronter toute espèce de combats.

LE CAPITAINE.

J'admire cette noble fierté, mais la nature a ses droits; elle succombe quand

on la force. L'ordre, seigneur, vous accorde quatre fois quatre jours de repos pour réparer vos forces : veuille le ciel, qu'à la fin de ce terme, je puisse quatre fois avec éloge proclamer vos victoires! Il est tems maintenant que vous nous voyiez agir et que vous nous éprouviez.

Les chevaliers se partagèrent alors en quatre bandes : les demandeurs interrogèrent, et les vengeurs répondirent. Tout ce que le roi vit, tout ce qu'il entendit, le convainquait du soin extrême que l'ordre du lion prenait pour le rétablissement de l'ordre en Allemagne, et pour la destruction de l'anarchie politique qui la désolait. Cette certitude ne put qu'augmenter le vif desir qu'il avait d'y être agrégé. Quelle fédération, quel parti dans le corps germanique aurait pu d'ailleurs lui présenter un appui plus sûr et plus puissant ! Dès que la cérémonie fut terminée, il s'approcha du chef, et lui

adressant la parole, il lui dit en souriant : « La plus difficile des épreuves a tourné à mon avantage, car puisqu'au lieu de détruire ma confiance dans votre loyauté, elle n'a fait que renforcer mon estime pour vous; que pourrait-il me rester à craindre? serait-ce la mort? je n'aurais plus le même mérite de l'avoir bravée, car mille épées levées sur ma tête ne pourraient plus m'inspirer un soupçon sur la noblesse et la pureté de vos vues.

LE CAPITAINE.

On n'est jamais plus près d'être surpris par le danger que quand on le méprise assez pour ne point prendre de mesures. Méditez cette maxime et préparez-vous en conséquence.

LE ROI.

Je ne négligerai point ce salutaire conseil au moment du déduit, mais mon imagination ne me fournit rien que je

puisse mettre en balance avec les espérances par lesquelles vous m'avez fait passer.

LE CAPITAINE.

J'admire votre confiance et je vous remercie de la justice que vous nous rendez : je vous déclare au reste, que dès cet instant, l'union entière est intéressée à la conservation de votre personne, l'attaquer, c'est s'en prendre à nous, c'est déclarer la guerre au lion.

On se rendit ensuite dans la salle du festin où les dames attendaient toute l'assemblée. Agnès présenta la coupe au roi, et lui dit en souriant : « J'espérais la remplir aujourd'hui en l'honneur d'un chevalier aux quatre degrés, et cependant je n'en vois pas un seul : serait-il possible que le vainqueur de Zélano ait reculé devant le lion ? »

LE ROI. (*à Henri.*)

Je ne suis point assez au fait de vos

usages, j'ignore s'il m'est permis de deviser avec les dames sur ce que j'ai vu et entendu.

HENRI.

Gardez-vous en bien, seigneur, elles en abuseraient à coup-sur pour vous tendre quelque nouveau piége. Un imperturbable silence d'ailleurs est la première de nos lois.

LE ROI.

Vous devriez bien y ajouter la défense aux dames d'exciter la fierté des éprouvés. Elle vient de me sommer avec le ton du reproche, de lui montrer les mêmes marques d'honneur dont vous êtes décoré.

HENRI.

En ce cas là il est juste que je prenne votre défense. (*A Agnès.*) Sache donc, que le prince n'a été qu'éprouvé, et que peu de nous peuvent se vanter d'avoir montré le même héroïsme. Dans seize

jours, il sera à même de te faire une réponse qui te fera sûrement rougir.

AGNÈS.

Agréez donc mes excuses et mes félicitations. Mais cependant la dignité royale est bien imposante : ne vous aurait-elle obtenu aucuns ménagemens ?

HENRI.

Non, certes : et si le roi a obtenu un délai pour les autres épreuves, je suis obligé de convenir que son courage et son ardeur s'y sont formellement opposé ; mais trève de questions.

AGNÈS.

Il ne me reste donc plus qu'à faire faire la ronde à la coupe pour les succès de l'éprouvé.

Le lendemain il arriva au château un député de l'archevêque de Mayence, que ce prélat avait chargé de féliciter

le roi sur son heureuse arrivée en Allemagne, et de le prévenir qu'il était tems d'agir, parce qu'il avait réusssi à disposer en sa faveur la grande majorité des princes de l'empire. « Une seule difficulté, mandait-il, s'oppose à l'entier succès de nos vues. L'évêque de Bamberg a profité de l'anarchie de l'empire, pour s'emparer de plusieurs fiefs, et pour augmenter le nombre de ses troupes. Il paraît craindre la fermeté du roi de Sicile, et il a déclaré qu'il ne lui accorderait sa voix et celle de ses nombreux partisans, qu'à condition qu'il lui confirmerait d'avance ses nombreuses usurpations. Prenez, ajoutait le prélat, prenez conseil de votre sagesse et de votre conscience; mais je vous annonce, d'après les notions précises que j'ai été à même de recueillir, que le Bambergeois, fortement soutenu par ses complices, est assez puissant pour faire échouer tous

nos projets. Si vous prenez le parti d'acquiescer à ses vues, envoyez-moi à ce sujet, votre engagement par écrit, et je vous garantis qu'à ce prix, tous ses châteaux, tous ses hommes d'armes se trouveront à votre disposition. Je sais bien que la sévérite quelquefois outrée des principes, des chevaliers du lion, ne s'accordera pas peut-être avec le sacrifice qu'on exige de vous; mais songez d'une part, qu'il est question pour vous d'une couronne, et que de l'autre, ma propre sûreté et celle de mes états me font une loi de ne point me brouiller avec un voisin aussi redoutable que l'évêque de Bamberg. Je desire vous servir; mais je ne puis vous sacrifier la tranquillité de mes sujets. Mon député attend votre réponse, elle presse. »

Cette lettre mit le jeune roi dans un grand embarras. L'engagement qu'on lui

demandait en faveur de l'évêque, pouvait rendre sa délicatesse suspecte aux chevaliers du lion, et un refus pouvait compromettre ses droits et ses espérances. Dans cette perplexité, il crut qu'il était de son devoir autant que de son intérêt, de prendre conseil du comte de Farnsbourg, et il alla lui faire part du sujet de la dépêche de l'archevêque.

FARNSBOURG.

Il m'est impossible, seigneur, de déterminer votre conduite par mes conseils, car une longue amitié me lie à l'évêque de Bamberg. Vous pourriez peut-être les accuser de partialité en sa faveur. Le bon veillard vint me voir ici à son retour de la Palestine, et je vous avoue, que pendant tout le tems de son séjour ici, il m'a paru vivement pénétré des plus sévères principes de la justice et de l'honneur. Je ne puis concevoir

par conséquent sur quoi se fonde l'imputation si grave d'avidité et d'usurpation qu'on ose intenter contre lui. Ne serait-il point possible, par exemple, qu'il ne se fût emparé de ces fiefs ouverts peut-être par l'extinction des légitimes héritiers, que pour les appliquer aux besoins de son église ou pour les tenir même en réserve au profit des collatéraux qui auront le droit de les révendiquer par la suite? Qui pourrait dans ce cas blâmer une précaution si sage, si louable? Si nous avions formé le projet de punir tous les délits de cette espèce, nous serions bien plus autorisés à tirer l'épée contre une foule d'usurpateurs, qui ont commis des injustices avec beaucoup moins de prétextes. Cependant, seigneur, ne jugez et n'agissez que d'après vos propres maximes. Les sentimens d'une ancienne amitié égarent souvent le jugement, et je crains trop de surprendre

le vôtre pour hasarder de vous donner le mien.

LE ROI.

S'il en était ainsi, je ne ferais aucune difficulté de contracter l'engagement desiré par l'évêque de Bamberg; mais il est question dans la lettre d'usurpations nombreuses, d'injustices, d'invasions à main armée.

FARNSBOURG.

Mais connaissez-vous les motifs qui ont déterminé l'accusation de l'archevêque de Mayence? Je suis bien éloigné de vouloir vous les rendre suspects; mais il serait possible cependant que votre facilité présumée envers celui de Bamberg pût fonder l'espoir de l'autre. Plus vous accorderez à l'accusé, plus l'accusateur sera en droit d'exiger pour les services qu'il croira vous avoir rendus. Faites des recherches plus exactes, et

vous trouverez peut-être, que ces possessions dont on fait tant de bruit, se réduisent à quelques petits châteaux enclavés dans son territoire. Je conviens au reste, qu'on ne vous a point exagéré son crédit, ni sa puissance. Si vous parvenez à vous l'attacher, il est certain que vous pourrez compter sur sept à huit mille soldats aguerris. Mais j'oublie, seigneur, que l'évêque de Bamberg est mon ami, et que vous-même aussi avez des droits sur tous nos sentimens. Veuillez donc ne consulter que les vôtres, et ce que vous inspireront les lumières de votre sagesse.

Le roi quitta Fansbourg, sans savoir encore quel parti prendre. Si d'un côté la grande influence de l'évêque lui promettait le succès de tout ce qui pouvait aider à flatter son ambition, il sentait aussi, qu'il n'y pouvait parvenir qu'en commettant une injustice. Enfin, après

avoir bien réfléchi, il suivit l'inspiration de son cœur, rédigea une réponse, et la remit au député de l'évêque. Cette affaire était à peine terminée, qu'Eschenbach se présenta dans son appartement.

LE ROI.

Que viens-tu m'annoncer, fidele ami? Ton air ne me pronostique rien de favorable.

ESCHENBACH.

Je viens prendre congé de vous, seigneur.

LE ROI.

J'espère au moins, que ce ne sera qu'une courte absence.

ESCHENBACH.

Je l'ignore : mais rien seigneur, ne pourra refroidir l'ardeur que j'ai de combattre pour le soutien de vos droits,

quand le moment en sera venu. Je pars aujourd'hui sur un ordre de mon père, revenu depuis un an de la Palestine ; il succombe aux suites des fatigues qu'il y a assuyées, et il m'appelle pour me donner sa dernière bénédiction.

LE ROI.

Aldegonde vous suit-elle ?

ESCHENBACH.

Non, j'aurais bien desiré à la vérité, que mon père pût voir l'épouse future d'un fils qu'il aime si tendrement; mais je connais leur mutuelle sensibilité, et je veux leur épargner une scène si douloureuse. Daignez en attendant, seigneur, la prendre sous votre protection et lui continuer vos bontés.

LE ROI (*en souriant*).

Il faut que vous ayez beaucoup de confiance en vous-même, ou fort peu en

mon mérite, pour me remettre si légèrement un dépôt si digne d'envie. Mais je le vois, Eschenbach a une grande opinion de la générosité du roi de Sicile.

ESCHENBACH.

Oui, et cette dignité n'est-elle point par essence la sauve-garde de l'innocence et de la faiblesse ?

LE ROI.

Je tâcherai de la soutenir ; mais si je deviens faible moi-même, je n'en accuserai que vous. Quand espérez-vous pouvoir être de retour ?

ESCHENBACH.

Si je ne puis avoir le bonheur d'être présent à la cérémonie de votre réception, je ne serai du moins pas le dernier à vous en féliciter.

Il partit, et le roi prit exprès à l'heure du repas, sa place aux côtés d'Aldegonde, afin de l'instruire des intentions

d'Eschenbach à son sujet, et de la confiance qu'elle pouvait mettre en sa protection. Elle répondit en souriant et par un court remercîment. A l'issue du dîner, le jeune prince alla gagner une des allées les plus solitaires du jardin, pour y rêver à loisir sur les épreuves par lesquelles il venait de passer, sur celles qui lui restaient à surmonter, et sur les obstacles variés qui semblaient s'opposer encore à son élévation sur le trône de l'Allemagne. En passant près du chêne, qui avait été naguères le premier témoin de ses craintes et de ses anxiétés, il aperçut une dame qu'il reconnut sur-le-champ pour Aldegonde. Elle paraissait plongée dans une profonde rêverie, et arrachait nonchalamment les feuilles des buissons, en les semant autour d'elle. le roi hâta le pas et l'eut bientôt atteinte. La dame en le voyant fit un mouvement de surprise et même d'effroi.

LE ROI.

Belle Aldegonde, si la vue de votre protecteur vous effraie, vous lui rendez bien penibles des soins dont il avait attendu un tout autre effet.

ALDEGONDE (*tristement*).

Ah, mon cœur a cependant bien besoin de consolation ! Vous me trouvez justement occupée de l'idée de cette Sicile qui m'est toujours chère, et que je puis d'autant moins oublier, que vos bontés viennent de m'y attacher par de nouveaux sentimens.

LE ROI.

Qui vous empêche d'y retourner un jour, de l'habiter même avec l'époux que vous avez choisi?

ALDEGONDE (*soupirant*).

Il a d'autres vues, il m'exhorte à

vendre ce patrimoine que je dois à vos bienfaits, et que j'en augmente les domaines qu'il possède en Allemagne, où il prétend être attaché par les liens du devoir. J'estime la valeur, la loyauté des chevaliers allemands ; mais je ne puis louer de même leur galanterie et leur tendresse. Je vois tous les jours qu'eux seuls commandent ici, et que l'obéissance y est le seul partage de mon sexe.

LE ROI.

A ce compte, ce pays n'a donc pas l'avantage de vous plaire ?

ALDEGONDE.

Je m'en plaindrais moins, si je n'en connaissais pas un autre. Quelles sauvages contrées ! quelles vastes et sombres forêts ! Et si je songe à l'hiver.... comme il doit être affreux sous cet âpre et rude climat !

LE ROI.

Je vois que l'absence de votre chevalier a rembruni les couleurs de votre pinceau. Vous ne parlez pas de sa vive tendresse, de cet amour qui a partout le privilége de pouvoir tout embellir.

ALDEGONDE (*souriant*).

La tendresse d'Eschenbach? elle est très-vive en vérité.... Mon intention n'est pas, seigneur, de jeter des doutes sur la pureté de ses sentimens; mais ses adieux en partant, ont été bien brefs, il a eu bien peu de choses à me dire.... On prétend que les dames de ce pays-ci ne se formalisent guère d'un pareil défaut d'attention; mais celui où je suis née a des usages un peu différens: et vous conviendrez que rien ici n'est propre à me les faire oublier.

LE ROI.

Vous ne dites point que la maladie

de son père le pressait de partir, et qu'il est venu pour me prier de me charger du soin de vous consoler.

ALDEGONDE.

Je vous demande pardon, seigneur; mais il me semble, qu'en amant bien tendre, c'était lui-même qui devait me présenter ces consolations.

LE ROI.

Vous réussiriez presque à me persuader qu'il ne mérite point d'être défendu.... On desire même peut-être qu'il ne puisse pas l'être.

ALDEGONDE.

Dites plutôt que vous y renoncez, à cause de la foiblesse des motifs que vous avez à m'offrir.

LE ROI.

Non, un intérêt plus direct peut-être..... Je ne puis, je ne dois pas

m'opposer plus long-tems au bonheur qu'aurait la Sicile de vous posséder.... Votre beauté, vos charmes vous y feront exercer un empire auquel le souverain même sera empressé d'obéir.

ALDEGONDE.

Ce que vous voulez bien me dire de flatteur, seigneur, prouverait seul que vous n'êtes point né ici : je ne pourrais vous écouter dans la froide Allemagne, je le puis en Sicile. Ah, que m'est-il donné de revoir cette chère, cette aimable patrie, non pour y commander, mais pour l'être moi-même par la voix de la douceur, de la bienfaisance, de la générosité ! Je n'y serai point du moins l'esclave d'un maître superbe, qui exige souvent qu'on lui montre de la joie à la fin d'une absence qu'il n'a su rendre pénible par aucune marque précédente de délicatesse et de complaisance.

LE ROI.

Mais n'êtes-vous point libre? Montrez de la fermeté, partez, et soyez sûre que je saurai vous sauver du repentir.

ALDEGONDE (*soupirant.*)

Ne suis-je point la fiancée d'Eschenbach.

LE ROI.

Vous n'êtes point son épouse.

ALDEGONDE.

Je lui ai promis tendresse et fidélité.

LE ROI.

Oui, mais à la même condition de sa part.

ALDEGONDE.

Je ne puis l'accuser d'y avoir manqué : je sens seulement que ses manières et la froideur de son caractère me rendront très-malheureuse.

LE ROI.

Fuyez donc pendant qu'il en est tems encore?

ALDEGONDE.

Fuir? non; ma délicatesse repousse cette idée : elle m'humilie, seigneur.

LE ROI.

Vous donnez une interprétation trop sévère à mon conseil, je voulais simplement.....

ALDEGONDE.

Ces conseils même ont plus d'un danger pour mon cœur; ils les approuve, et je ne devrais cependant écouter que ma raison.

LE ROI.

Dieu! s'il était possible que mon amour-propre ne me fît point illusion; si j'osais croire que le souverain de la Sicile n'est point étranger aux vœux

que vous formez pour y retourner, il n'y aurait pas de mortel plus fortuné que lui!

ALDEGONDE (*avec tendresse.*)

Si ces vœux sont exaucés, si je romps mes chaînes, sachez que je ne l'aurais fait, que parce que vous avez daigné l'approuver. (*Elle s'apprête à le quitter.*)

LE ROI.

Non, vous ne me quitterez pas ainsi; parlez, décidez de tout le bonheur de ma vie?

ALDEGONDE (*avec embarras.*)

Que dites-vous, seigneur? que demandez-vous de moi? qu'exigez-vous

LE ROI.

Je n'exige rien; je prie, je supplie, je conjure..... Apprenez tout, le secret de ma vie..... Vous ne l'apprendrez point

du moins sans me plaindre, sans avoir pitié de moi..... Vous souvenez-vous encore de ce jour, où éplorée, gémissante, vous me demandâtes avec l'accent du désespoir, la vie et la liberté de votre père..... La vérité de votre douleur, la vive expression de votre tendresse filiale, ce qu'elle donna d'éclat et d'intérêt à vos charmes ; tout en un mot vous assura un triomphe durable sur mon cœur..... je luttai, je combattis, je crus avoir vaincu, et je permis que vous partissiez avec votre père..... mais combien cette courte et triste victoire ne m'a-t-elle point coûté de larmes! je n'ai pû vous oublier; tout me retraçait votre image, et tout me la faisait regretter. Que devîns-je sur-tout en vous retrouvant aux côtés d'Eschembach, en apprenant que cette main qui pouvait seule fonder mon bonheur, devait faire le sien! Je ne tenterai point de vous dépeindre tous

les tourmens qui vinrent me déchirer : je crus un moment avoir trouvé un soulagement à mes peines, dans la manière affectueuse avec laquelle je vous reçus, dans la justice que j'exerçai à votre égard, en vous rendant tous les biens de votre père; je crus en un mot, être moins malheureuse en faisant tout ce qui pouvait contribuer à votre bonheur. Mais pourriez-vous maintenant me défendre de concevoir d'autres espérances, puisque l'insensible Eschenbach est par son indifférence, si peu digne de vous posséder? Vous avez dédaigné le trône de l'Asie, offert par l'orgueilleux Coradin, parce que ce prince, l'ennemi de votre religion, vous a arrachée à prix d'or, des bras de votre père..... et moi, le soutient de cette même religion, je vous ai rendu ce père et votre fortune; je n'ai cessé de vous adorer sans concevoir jamais la moindre idée qui pût blesser

votre vertu : je viens aujourd'hui, je viens à vos pieds vous offrir la première couronne de l'univers; je vous prie de la partager avec moi et de ne point mépriser un homme capable par sa tendresse, de vous assurer ce bonheur que vous craigniez avec tant de raison, ne jamais trouver ici !

ALDEGONDE (*le relevant.*)

Levez-vous, je vous en conjure ! si l'un des chevaliers vous surprenait à mes pieds, l'on pourrait croire que j'ai faussé ma foi envers Eschenbach, et tout votre crédit ne pourrait me sauver.

LE ROI.

Je vous obéis, mais ayez pitié de moi, qu'il me soit permis au moins d'espérer....

ALDEGONDE.

Le roi de Sicile, le futur empereur d'Allemagne voudrait offrir sa main à

une simple demoiselle ? Non, je ne suis point assez insensé pour me faire illusion à ce point, et je l'estime trop pour lui supposer des vues criminelles.

LE ROI.

Je serai le plus heureux des hommes, si aucun autre obstacle ne s'oppose au succès de ma tendresse. Vous serez assise sur mon trône, fût-ce celui de l'univers. Je connais l'ancienneté de votre race, ainsi que vos vertus. Votre choix honore mon goût : qui oserait me blâmer de vous donner une préférence si méritée ?

ALDEGONDE.

Oui, je sais que ma maison descend de celle des rois de ma patrie, et que plusieurs de mes ancêtres en ont occupé le trône : mais je n'ignore pas aussi que cette race a eu le malheur de devenir odieuse aux siciliens. De quel œil d'ail-

leurs vos allemands si fiers verront-ils une femme qu'un de leurs simples chevaliers a cru honorer peut-être en lui offrant son appui et sa main ? Croyez-moi donc, seigneur, abandonnez à son sort une infortunée trop disposée sans doute à vous écouter, mais dont les malheurs sont d'une nature à ne pouvoir même être changés par toute la puissance d'un roi.

LE ROI.

Et qui serait assez hardi pour oser me prescrire des lois ? Non, non, parlez, dites un seul mot, un mot d'espérance, et vous verrez que tout s'applanira.

ALDEGONDE.

Vous ignorez, je le vois, seigneur, que je suis instruite de vos projets d'alliance avec la cour d'Arragon, et de la demande que vous avez déjà faite peut-être de Constance dont tous vos officiers vantent les charmes et la beauté.

est effroyable : faites du moins écarter mes complices, si vous voulez l'apprendre.

LE ROI (*aux varlets.*)

Emmenez ces prisonniers... malheur à vous s'ils s'échappent ou si quelqu'un s'approche d'eux! (*à Wellberg.*) Parle maintenant, où est la caverne ?

WELLBERG.

Au milieu de la forêt qui s'étend sur la gauche du monastère de St. Benoît ; mais vous ne la trouverez pas sans guide.

LE ROI.

Tu nous en serviras.

WELLBERG.

Volontiers, mais à condition que vous ferez grâce à des malheureux qui,

séduits par nous, ont cru faire une œuvre méritoire en nous obéissant.

LE ROI.

Où sont-ils ces malheureux dont vous parlez ?

WELLBERG.

Plus de trente d'entr'eux sont vos prisonniers ; mais tous chevaliers du premier grade, ils ne connaissent ni nos vues, ni nos projets, et ils n'ont point trempé leurs mains dans le sang de leurs frères.

LE ROI.

J'examinerai ces faits, et s'ils se vérifient, je pardonnerai. Quel est le nombre des chevaliers que nous pourrons rencontrer dans la caverne ?

WELLBERG.

Vous y trouverez neuf élus et le chef de l'union.

LE ROI.

Ont-ils des gardes ?

WELLBERG.

Neuf fois neuf chevaliers du troisième grade gardent la porte de la caverne pour recevoir les ordres de l'intérieur et les communiquer au dehors.

LE ROI (*à Busmanshausen.*)

Allez au nom du Seigneur, dissiper la bande des gardes, saisissez-vous du chef et des neuf élus, traînez-les aux pieds de notre tribunal, et que surtout aucun ne vous échappe. Faites-vous suivre par les chevaliers de notre union,

renouvelé par un discours aussi noble que touchant, ses remercimens sur leur conduite à son égard, et sur les nombreux et signalés services qu'ils avaient rendus à tout l'empire, il leur demanda si après les revers que leur ordre venait d'essuyer, et qui étaient de nature à entraîner tôt ou tard son anéantissement, ils ne jugeaient point à propos d'en opérer eux-même la dissolution ? La perfidie de nos faux frères, ajouta-t-il, a découvert tous nos secrets, nos formes sont détruites, le signe du lion dont les traîtres se décorent, qu'ils continueront peut-être de porter et de déshonorer dans des contrées où mon bras ne pourra les atteindre, ce signe est souillé, dégradé, quel loyal chevalier osera l'avouer désormais ? ma justice et ma reconnaissance vous en doivent un autre, et je me ferai un plaisir de vous l'accorder, dès que Hoftellan, que je

charge de ce soin, m'aura fourni une liste exacte de tous les chevaliers qui sont restés fidèles aux statuts et aux lois de l'honneur.

Les chevaliers applaudirent avec une vive sensibilité à la proposition du roi, et après lui avoir promis et juré la continuation de leur zèle et de leur dévouement, ils déposèrent à ses pieds toutes les armes et les ornemens de l'ordre illustre qu'ils avaient servi avec tant de distinction. Frédéric leur donna de nouvelles armories, et l'on en trouvera une preuve convainquante dans l'histoire des comtes de Bohêmes de l'ancienne race des Czarnin de Chudeniz, encore aujourd'hui existante. Le testament d'Hermann Czernin, comte de Chudeniz, et fondateur du fidei-commis de cette maison, qu'il établit le 5 juin 1650, fait mention du fondateur de la vieille église de Chudeniz, et rapporte qu'on l'y voit peint

avec de nouvelles armoiries à la main, au lieu des anciennes armes au lion, qu'il portait jadis et qu'il a quittées pour des *raisons inconnues.*

Le roi alla s'informer ensuite des intentions des dames au sujet de leur sort futur, et Adélaïde lui ayant annoncé quelle resteraient avec les autres dames dans l'Jfenthal, il commit un gardien et un curateur au fils unique de cette veuve infortunée, il l'adopta, lui donna pour le servir et le défendre, une troupe de varlets fidèles, et leur confia la garde du château, dont il augmenta les dépendances, de tous les biens confisqués sur le monastère de St. Benoît.

Ces dispositions prises, le roi fit les plus tendres adieux aux dames, qui trouvaient du moins dans la résolution qu'elles avaient prises de vivre réunies, quelque adoucissement à leur douleur: il ordonna ensuite au vidame du château

Vous auriez dû leur recommander plus de discrétion.

LE ROI.

Et pourquoi? je n'ai jamais cherché à faire un mystère de cette démarche. Obligé de renoncer à vous, et forcé par ma position à m'entourer d'alliés puissans, j'ai prêté l'oreille aux propositions que l'on m'a faites d'obtenir à ce prix l'appui d'Alphonse d'Arragon : mais daignez mettre mes véritables sentimens à l'épreuve, promettez-moi de briser vos chaînes, de retourner en Sicile, de m'y attendre, et vous verrez bientôt que vous n'avez point de rivales à craindre.

Aldegonde allait répondre, mais un bruit qu'ils entendirent les fit entrer derrière les charmilles, pour n'être pas vus, et suspendit pour un moment leur conversation.

Fin du Tome cinquième.

36913